

Ce roman n'a aucun fondement réel, il ne vient que du fruit de l'imagination de son auteur. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existés ne serait que le pur fruit du hasard.

Aucun lieu n'a été cité. Cette mise en forme est volontaire et les personnes qui liront ce roman et qui le vivront pourront le dérouler dans le lieu de leur choix

Tous mes remerciements à Véronique qui a accepté de corriger mes écrits, et le travail n'a pas été facile pour elle.

La richesse du Grand-père

Rencontre

Jean-François souriait, il était assis sur le canapé, il regardait avec joie le diplôme qui trônait sur la table du salon. Il venait d'être nommé « meilleur artisan de France » et il en était fier, très fier. C'était pour lui une très grande récompense et une reconnaissance, non pas du métier car celle-ci lui était acquise depuis longtemps, mais de tout l'artisanat français. Mais, le même jour, il avait ressenti aussi sa plus grande joie, celle qui avait fait vibrer tout son être, celle qui, à ses yeux, valait toutes les récompenses du monde. Et pourtant, ce fut une larme. La goutte d'eau qu'il avait vu perler à l'œil d'un vieillard assis au premier rang. Il le savait, c'était une larme de joie et de fierté mais c'était surtout la deuxième larme qu'il avait vu couler de ses yeux depuis qu'il connaissait l'homme. Une de ces émotions qui vous poigne le cœur au plus profond de vous-même et qui vous fait frissonner. Cette larme, s'il avait pu aller la recueillir, il aurait tout fait pour la conserver. Qu'importe, elle resterait gravée dans son cœur comme l'un des plus beaux cadeaux qu'il reçut dans sa vie. Monique regardait son mari. Elle voyait très bien qu'il n'était pas à la maison en ce moment, mais elle savait qu'il vivait un moment de joie intense. Son visage parlait pour lui. Elle avait remarqué, lors de la remise du diplôme ou, tout au moins, quand le regard de son mari s'était posé sur le vieil homme, le frisson qui avait parcouru son corps. Elle aussi avait été surprise de voir briller l'eau dans les yeux de cet homme. Elle avait alors pris une initiative. Elle ne savait pas si elle avait bien fait, mais ce qu'elle savait, c'est que si elle ne l'avait pas fait, elle se le serait reprochée toute sa vie. Elle connaissait l'amour que portait Jean-François à son grand-père, et elle savait aussi que s'il était comme ça, c'était aussi grâce à ce vieil homme. Même leurs enfants adoraient leur arrière-grand-père, et ce n'était pas une image. Enfin, elle avait réussi à faire immortaliser par un photographe, discrètement, ce moment privilégié, un gros plan de ce visage.

Jean-François était dans ses souvenirs, au plus profond de son enfance. Lorsque Monique vint se blottir contre lui, il mit automatiquement son bras autour des épaules de son épouse mais son esprit était loin, très loin.

Il se souvint, c'était le jour de son anniversaire et sa famille était partie pour aller fêter cet événement dans un parc de loisirs. Il venait d'avoir 5 ans. Et maintenant, il était allongé dans une chambre d'hôpital avec un bras dans le plâtre. Ses parents et sa sœur avaient perdu la vie dans un accident de voiture et lui n'avait dû sa survie qu'au fait de son éjection au moment du choc et de sa retombée sur un tapis de fougères.

Il pleurait dans cette chambre. Une psychologue venait de lui apprendre qu'il ne reverrait jamais sa maman, son papa et sa petite sœur. Les phrases que cette dame avait prononcées firent leur chemin et l'enfant s'était mis à sangloter. C'est à ce moment que la porte s'ouvrit. Un grand homme, robuste, fit son entrée. Il avait les yeux un peu rouges, un visage sans sourire et pourtant, au fond de ses yeux semblait briller une lumière. L'enfant le reconnut. Non pas qu'il l'avait souvent vu mais il savait que c'était son grand-père. Il devait l'avoir rencontré deux ou trois fois seulement. Il n'en avait que ce souvenir. L'homme s'approcha de lui, retira le béret qui lui couvrait le crâne, se pencha délicatement, embrassa l'enfant sur le front et lui dit :

« Bonjour petit, nous allons maintenant vivre tous les deux ensemble"; il avait une voix profonde et caverneuse qu'amplifiait sa façon de rrrrouler les r.

« Oui grand-père » avait répondu machinalement l'enfant.

Le vieil homme se releva et dit :

« Je m'en vais préparer ton départ, ensuite je viens te chercher » et il ressortit de la chambre. L'enfant ne s'étonna pas que son absence dure une bonne heure, il ne savait pas et il était encore tout à son chagrin. Lorsque enfin, la porte de la chambre laissa réapparaître son grand-père, les yeux de Jean-François étaient un peu plus secs. Le vieillard lui tendit des habits sans rien dire et le laissa les enfiler, puis l'homme et l'enfant sortirent ensemble, la main dans la main sous le regard désapprobateur du personnel de l'hôpital. Jean-François se sentait en sécurité auprès de ce grand-père qu'il ne connaissait pas vraiment. Était-ce ses yeux brillants, était-ce la force tranquille qui émanait de ce corps qui semblait taillé dans du granit, il ne le savait pas. Il se sentait tout simplement en sécurité. Cela lui faisait du bien.

Au moment de monter dans la voiture du grand-père, Jean-François marqua une hésitation prononcée. L'homme s'approcha doucement et dit :

« Il faut pourtant que tu montes avec moi, tu ne peux rester dans la rue » et tout en parlant, il força délicatement l'enfant qui finit par se retrouver sur le siège arrière du véhicule. Pourtant, la peur s'installa et pendant tout le trajet, qui dura quand même trois heures, l'enfant eut peur. Il avait sangloté durant les premières minutes, mais la voix du grand-père s'était mise à chanter, une de ces chansons de pays dont l'enfant ne comprenait pas les paroles mais dont la musique et la voix de son interprète apaisaient l'esprit et semblaient renvoyer les soucis au fond, tout au fond de la tête. Bien entendu, la peur lui était restée au ventre mais les sanglots se calmèrent et l'enfant sembla concentrer son attention sur cette mélodie bienfaitrice.

Ils arrivèrent enfin devant une vieille maison de pierre posée dans une grande clairière, elle-même noyée au milieu d'un bois. Une belle forêt. Le vieil homme reprit la main de l'enfant dans la sienne et l'amena à l'intérieur. Cette maison, Jean-François n'y avait jamais mis les pieds. Il est vrai que les quelques fois où il avait vu son grand-père, c'était celui-ci qui venait dans leur maison. L'enfant resta immobile à l'intérieur. Cette demeure ne ressemblait pas du tout à sa maison. Tout semblait monotone et il n'y avait même pas de tapisserie. Les murs étaient en pierre, de la même pierre que celle du dehors. Une teinte jaune et même pas droite. Les meubles étaient en bois foncé. A la maison, il avait des meubles clairs. Et la table était transparente. Là, elle était aussi en bois foncé. Et, et ..

Le vieil homme ne dit rien. Il laissa l'enfant regarder. Il se contenta de porter les quelques bagages qu'il avait récupérés, tant à l'hôpital qu'à la maison de son fils, dans la chambre que l'enfant occuperait désormais. Il savait que les premiers jours allaient être durs pour ce dernier. Il savait qu'à cinq ans, les enfants de cette génération ne sont pas encore sevrés. Qu'ils avaient besoin d'une présence maternelle. Malheureusement, lui ne pourrait la lui offrir, sa femme étant morte une dizaine d'années auparavant et il n'avait jamais pensé à la remplacer. Enfin, de toute façon, il allait devoir élever cet enfant et il le ferait de son mieux. Lorsqu'il revint dans la pièce principale, Jean-François était devant la cheminée. Il avait pris dans ses mains une miniature d'armoire finement sculptée. Il semblait en admiration. Le vieil homme s'approcha et l'enfant sursauta, comme pris en faute. Il bégaya :

« Je, je, je vais la remettre. Je voulais juste la voir »

« Et bien, allons » répondit le grand-père, interloqué « il ne me semble pas que je te gronde, tu peux la prendre et la regarder, allez viens t'asseoir, nous allons la regarder ensemble »

Il s'installa dans le grand canapé, fit signe à l'enfant de venir s'asseoir à son côté et mis son bras autour de ses épaules. Jean-François tenait toujours l'armoire.

« Tu vois, petit, cette armoire a été faite par mon propre grand-père, lorsqu'il était compagnon menuisier. C'est le premier homme de notre famille qui a fait ce métier, ensuite mon père l'a fait et moi aussi. Je suis le dernier menuisier de la famille et le dernier du pays. Je fais des meubles en bois comme le faisaient nos anciens et je les vends aux gens qui en ont besoin..... »

Le vieillard parlait, de la même voix profonde et rassurante et le petit Jean-François buvait littéralement ces paroles. Il était tellement pris par le récit de son grand-père que sa peine s'en trouvait refoulée tout au fond de lui.

« Cette petite armoire sera à toi le jour ou je partirai ». L'enfant sursauta, son grand-père lui souriait tendrement. Il avait fini son histoire et l'enfant lui rendit son sourire. Il ne savait pas combien de temps son papi avait parlé mais il avait ressenti une telle intensité de sentiment lors de son écoute qu'il se trouvait presque apaisé. Il sourit à son tour au vieil homme mais ne dit rien. Les deux êtres restèrent ainsi, sans parler, pendant un temps qui leur parut très long. Ils se sentaient bien. L'enfant avait l'impression d'être protégé et le vieillard, au fond de lui-même, semblait ressentir une nouvelle force, il se dit qu'il avait encore une mission à accomplir, amener cet enfant à l'âge adulte. Il l'avait déjà fait avec son fils, il pourrait le refaire. Il en était persuadé. Il sentit soudain contre lui la respiration apaisée de son petit-fils. Il baissa la tête et vit que celui-ci dormait. Il se leva, prit l'enfant dans ses bras et l'amena dans la chambre qui lui était réservée et qu'il avait essayé de reproduire autant que faire se peut à celle que son pitchoun avait chez lui afin qu'il ne soit pas dépaysé lors de son prochain réveil. Il l'allongea sur le lit, lui retira la petite armoire qu'il tenait encore serrée contre lui, la déposa sur la table de nuit et couvrit l'enfant de sa couverture. Après lui avoir baisé le front, il se retira doucement de la chambre.

Les jours et les semaines qui passèrent furent composés de hauts et de bas. L'enfant avait des accès de chagrin et de cafards que le vieil homme essayait de combattre avec le plus de tendresse et d'amour possible. Il vécut aussi les moments de joie intense de son petit-fils lorsque ce dernier venait avec lui dans son atelier et qu'ensemble ils travaillaient le bois brut afin d'en faire naître des objets. Il ne voulut pas mettre l'enfant à l'école tout de suite, il désirait d'abord que celui-ci surmonte sa peine première. A chaque fois que l'enfant pleurait, il s'approchait de lui, interrompant sans aucun regret la commande qu'il fabriquait et lui posait toujours la même question :

« Petit, pourquoi pleures-tu ? » il en connaissait la réponse mais laissait l'enfant la prononcer.

« Papi, je veux voir maman, papa et ma sœur » et l'enfant se blottissait contre le vieil homme qui, inlassablement lui faisait la même réponse :

« Mon petit, ferme les yeux et ouvre ton cœur, tu les vois dedans de toi ? »

« Oui, papi »

« Alors, ils sont toujours avec toi, vivants dans ton cœur »

Et l'enfant s'apaisait et très souvent s'endormait contre son grand-père.

Ces moments d'angoisses se faisaient de plus en plus rares. Jean-François semblait assimiler cette phrase que son grand-père lui répétait le plus souvent possible. Il semblait de plus en plus serein, revenant à des réactions d'enfant. Cette partie de sa vie avait duré une bonne année.

Ce fut donc vers ses 6 ans qu'il reprit le chemin d'une école, celle du petit village en contrebas de sa nouvelle maison. Il se souvint qu'il s'était fait plein de copines et de copains de son âge et que ces enfants n'étaient pas comme ceux de la ville. L'ensemble était plus naturel, plus vrai. Il recommençait à vivre et ses années d'école primaire furent un enchantement.

Il passait aussi beaucoup de temps dans l'atelier de son grand-père, regardant au début les gestes précis, le savoir-faire et l'habileté de l'artisan. Il n'osait pas demander au vieillard de l'aider. Il profitait de quelques absences pour retourner dans l'atelier, prendre quelques outils et un morceau de bois. Il commença ainsi à se passionner. Ce qu'il ne vit jamais, ce sont les yeux qui le surveillaient. Le grand-père ne pouvait se résoudre à le laisser ainsi au début mais ne voulait pas non plus l'empêcher de découvrir ce métier, et seul. Il se souvint que lui aussi avait voulu s'essayer seul au maniement des outils, mais ses souvenirs lui rappelèrent qu'il avait été surveillé et protégé sans qu'il ne le sache, ne l'apprenant que plus tard, par une indiscretion de son propre grand-père.

Le vieil homme s'arrangeait pour toujours laisser traîner un beau morceau de bois ainsi que de ne laisser à la portée de l'enfant que des outils fort peu dangereux. Il savait qu'il le surveillerait mais savait aussi qu'avec certains outils, il n'aurait pas le temps d'intervenir et ne voulait en aucun cas que son petit ne se blesse.

Un peu avant le départ de Jean-François pour le collège, ou il serait obligé d'être pensionnaire du fait de la distance, le vieillard le prit plus souvent avec lui, à l'atelier, et commença à lui expliquer le fonctionnement d'outils plus complexes. Il lui permit même de les essayer en sa présence, ce qui enchantait l'enfant.

Naissance d'une passion

Pour les deux personnes, les trois années qui passèrent furent dures. Ils ne se voyaient que les week-ends. Mais à chaque fois c'était la même joie, le même plaisir de se retrouver. Ils parlaient ensemble, Jean-François racontait sa semaine et son grand-père la sienne, lui faisant une sorte de résumé de tout ce qu'il avait créé pendant son absence. Leur grande joie était aussi de partir ensemble en balade dans les grandes forêts bordant les montagnes. C'est dans celles-ci que le vieil homme repérait des troncs au bord de la mort ou certains déjà prêts à être travaillés. Il en ramenait de temps en temps pour faire de petites réalisations décoratives. Leurs excursions duraient certaines fois le week-end complet. Dans ces cas là, ils établissaient un petit campement pour la nuit, dans de vastes clairières. Jean-François ne partait jamais seul, son grand-père lui ayant dit que la solitude, dans ces moments là, pouvait être dangereuse et qu'il valait mieux, quand cela était possible, partir à deux.

Un samedi, alors que l'enfant était en quatrième, il revint à la maison avec un paquet fermé dans du papier cadeau. Il embrassa son grand-père et lui dit :

« Papi, j'ai économisé beaucoup de l'argent que tu me donnes pour la semaine parce que je voulais te faire un cadeau » et il lui tendit le paquet.

Pour la première fois depuis qu'il connaissait l'homme, il vit une larme perler le long de sa joue. Larme qui fit que l'enfant eut peur d'avoir fait de la peine au vieil homme mais celui-ci le détrompa tout de suite :

« Merci mon petit, merci, tu ne peux savoir à quel point tu me fais plaisir que j'en ai une larme de bonheur »

Rassuré l'enfant dit quand même :

« Mais papi, comment tu peux avoir plaisir puisque tu ne sais pas encore ce que c'est ? »

Alors, déposant le paquet sur la table, le grand-père prit Jean-François sur ses genoux et lui dit :

« Non mon petit je ne sais pas ce que c'est mais tu vois, le cadeau par lui-même n'est pas le plus important, ce qui compte le plus, c'est l'intention que tu as eue et les efforts et les privations que tu as faits pour pouvoir l'offrir. Et c'est pour tout comme cela, que ce soit un cadeau ou une action » et le sourire qui accompagna ces paroles fut d'une telle profondeur que l'enfant le ressentit au plus profond de lui mais demanda quand même :

« Qu'est ce que ça veut dire ? »

« Tout simplement que c'est le geste qui compte, qui fait le plus de plaisir. Je te donne quelques exemples : Lorsque tu vois une personne triste dans la rue, souvent il sera plus heureux que tu lui donnes un sourire et des paroles de réconfort plutôt qu'un billet de 100 francs. Si tu offres un cadeau à quelqu'un que tu aimes, que tu lui donnes une babiole à 2 sous ou un cadeau à 500 francs, son plaisir sera le même, voilà ce que cela veut dire »

Alors que le grand-père ouvrait le paquet, l'enfant assimila ces quelques mots. Il comprit assez rapidement ce que le vieil homme lui avait dit et, avant que ce dernier ait fini d'enlever le papier, Jean-François s'approcha de sa joue et déposa une bise en disant :

« Tiens papi, un autre cadeau » et il comprit définitivement les mots lorsque le grand-père le prit et le serra fort dans ses bras.

Enfin, l'objet offert fit son apparition, c'était un bel appareil photo instantané. L'homme resta un peu interloqué. L'enfant dit :

« J'ai vu beaucoup de jolis meubles et de jolis objets en bois chez toi papi, mais ils s'en vont tous et il n'y a aucune image souvenir de ce que tu fais. Avec ça, tu pourras les photographier et garder les images. Comme ça, en plus tu pourras me les montrer chaque week-end »

« C'est une excellente idée mon garçon !! Mais il va falloir que tu me montres comment cela marche. » Jean-François resta comme deux ronds de flan. Comment ça marche !! Diable, il n'avait pas pensé que son grand-père ne savait pas faire marcher l'appareil. Le gamin ne l'avait vu fonctionner que 2 ou 3 fois dans les mains de l'un de ses copains de collège. Devant la tête que faisait l'enfant, le vieil homme comprit de suite, il dit donc dans la foulée :

« Je vois que tu es presque comme moi, et bien, nous allons devoir lire la petite notice qu'il y a dans le paquet » et ils passèrent une grande partie de leur week-end à essayer leur nouveau jouet. A chaque retour de Jean-François du collège, son grand-père lui montrait des photos de ses réalisations. L'homme mit un point d'honneur à ne jamais

laisser une semaine sans image afin de montrer à son petit-fils que son geste était important.

L'enfant regarda autour de lui, de cette demeure qui ne ressemblait pas du tout à son ancienne maison. Pourtant elle ne lui semblait plus monotone et peu importe qu'il n'y ait même pas de tapisserie. Ces murs en pierre, de la même pierre que celle du dehors, semblaient maintenant remplis d'histoire. La teinte jaune et même pas droite racontait une vie passée qui prenait de plus en plus de beauté. Ces meubles, de bois foncé, ajoutaient à ces contes leur douce mélodie.

C'est vers l'âge de 16 ans que Jean-François, alors en classe de seconde, voulut changer le cours de sa vie. Il avait en tête, depuis fort longtemps, de travailler le bois comme son grand-père. Il y pensait de plus en plus, ses résultats scolaires s'en ressentaient et bien que le vieil homme lui en fasse peu reproche, il s'était rendu compte que ce dernier était un peu triste. Il se décida donc à lui parler de ses projets.

« Papi, je voudrais te parler » dit-il un samedi soir alors qu'ils se reposaient devant la cheminée.

« Je t'écoute mon enfant »

« Voilà, je sais que mes résultats scolaires ne sont pas très bons mais je voulais te dire que je n'aime pas ce que je fais à l'école, je n'ai qu'une chose en tête, la menuiserie. Je voudrais apprendre à travailler le bois comme toi. » Il attendit la réponse avec une certaine angoisse.

Le grand-père sourit :

« Ce que tu me dis là me fait plaisir, et nous allons en parler tranquillement afin de voir si ton choix vient bien du fond de toi » et il entama un dialogue avec l'enfant, fait de petites questions anodines et de longs moments de réflexion aux réponses. Après une bonne heure, le grand-père dit :

« Bien, il semble que tu aies vraiment la passion du bois. Il faut cependant que tu finisses cette année scolaire avec de meilleurs résultats afin que nous puissions envisager une bonne école de menuiserie pour toi à partir de l'année prochaine. Car tu sais, il faut maintenant un diplôme pour pouvoir travailler dans le monde »

Jean-François, bien que soulagé, n'avait pas pensé à cela. Il avait rêvé d'apprendre le métier avec son grand-père. Il reprit :

« Heuuu, mais papi, je ne peux pas apprendre ici ? Auprès de toi ? Tu serais mon meilleur professeur »

Le vieil homme promit de se renseigner et de voir quelles étaient les possibilités pour cela. L'enfant partit donc se coucher rassuré car il savait maintenant que s'il y avait une possibilité, son grand-père la trouverait. Allongé sur son lit, avant de s'endormir, il se rendit compte qu'il avait une confiance illimitée dans cet homme. Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours calme et serein, cherchant toujours la meilleure solution pour régler les problèmes sans jamais s'énerver. Trouvant toujours des solutions sages et pondérées.

Le lundi matin, contrairement aux habitudes prises, le vieil homme accompagna son petit-fils au collège. Il avait pris la décision de s'occuper immédiatement de ce problème. Une fois l'enfant déposé, il prit la direction de l'académie. Il allait essayer de se renseigner.

En ressortant de cet édifice froid, le vieil homme avait un sourire aux lèvres. Son cerveau marchait à 100 à l'heure et déjà s'ébauchait dans sa tête un projet. Oh les gens

des services de l'académie lui avaient pourtant dit qu'ils ne voyaient pas ce qui pouvait être fait si ce n'est un C.A.P mais il n'y avait pas d'école dans la région; une petite phrase prononcée au détour de la conversation avait réjoui le grand-père :

« Vous savez, en France, l'école est obligatoire jusqu'à 16 ans ».

Cette petite remarque s'était ancrée au fond de son esprit. Son petit Jean-François avait cet âge là, donc à partir de maintenant, il devait pouvoir faire sa formation à son envie.

Lors de son retour en fin de semaine, Jean-françois avait lui aussi prit une décision, celle d'essayer d'être appliqué le temps que son grand-père trouve une solution. Il avait donc fait de gros efforts sur lui-même pour être attentif et essayer d'apprendre le plus possible. Lorsqu'il ouvrit la porte de la maison, il vit le vieil homme penché sur une liasse de documents, le stylo à la main. Le grand-père ferma le dossier, se leva et prit son petit-fils dans les bras afin de l'embrasser. Ils s'installèrent devant un goûter et commencèrent à parler de leur semaine. Lorsque Jean-François lui dit qu'il avait commencé à faire des efforts et avait décidé de mieux travailler, le grand-père sourit et répondit :

« Petit, il reste encore un trimestre dans cette année, il faut que tu la réussisses et pour l'année prochaine, je crois que nous trouverons la solution à ton problème. » Jean-François regarda son grand-père mais celui-ci ne dit rien de plus. Un large sourire illuminait sa face et ses yeux brillaient d'une lueur ironique et heureuse, comme celle d'un gamin qui aurait fait une bonne blague. L'enfant n'en demanda pas plus, sachant très bien que l'homme assis en face de lui ne dirait rien de plus tant qu'il n'aurait pas de certitude. Mais le simple fait qu'il ait évoqué une solution fut un grand plaisir pour Jean-François et il s'en contenta. Il fut quand même surpris de ne pas voir de photos en cette fin de semaine, il s'en ouvrit et la réponse du grand-père, qui lui expliqua que cette semaine il n'avait rien fait ayant eu d'autres chats à fouetter, lui suffit.

Les trois derniers mois furent, pour l'enfant, d'une longueur infinie. Son grand-père ne lui avait encore rien révélé de ses projets et, bien que sa confiance soit intacte, le simple fait d'être dans l'ignorance meublait ses soirées d'angoisse. Cependant, comme il en avait fait la promesse à son grand-père, il fut assidu, attentionné et travailla de son mieux, ce qui porta ses fruits et permit donc à Jean-François d'avoir d'excellentes notes de fin d'année, avec les félicitations de tous les professeurs. Le seul petit phénomène qui le gênait sur le bulletin était la mention « Admis en classe de Première » !! Non, il ne voulait plus continuer.

Le vieil homme avait continué ses recherches afin de trouver la solution adéquate à leur problème. C'est en rencontrant un de ses amis, menuisier comme lui mais dans une grande ville, que l'ébauche de l'avenir s'ouvrit à ses yeux. La déclaration d'un apprenti. En effet, son ami lui avait expliqué que son statut de compagnon menuisier, reconnu en tant que tel, lui donnait le droit de former un ou plusieurs apprentis dans son atelier. Il lui fallait simplement en faire la demande auprès des autorités préfectorales. Aussitôt ces connaissances acquises, le grand-père se rendit à la préfecture de son département et entama les démarches. Après avoir retiré un dossier, s'être fait expliquer en détail les spécificités, il commença la demande et indiqua aussi tous les détails concernant son petit-fils. Il ne lui manquait que la demande écrite de ce dernier afin de déposer le dossier.

C'est à la fin de l'année scolaire, après que Jean-François ait fait ses adieux à tous ses amis et soit rentré à la maison qu'il remit fièrement le bulletin au vieil homme. Ce dernier eut un sourire de satisfaction et dit :

« Petit, je vois avec plaisir que tu as tenu tes engagements. Il va donc falloir que je tienne les miens. » Le simple pétilllement de ses yeux permit au garçon de comprendre que ces derniers étaient déjà remplis et il sentit grandir en lui une joie immense qu'il essaya de garder pour lui tant que ce diable de grand-père ne dévoilerait pas son jeu. Le vieil homme reprit :

« Je vois que tu as compris. Cependant, passons tranquillement notre soirée et, demain, nous discuterons ensemble des modalités à finir pour ton avenir. »

Ce qui fut fait. Ils passèrent une soirée calme, devant la maison, à discuter de tout et de rien ou passant de longs moments de silence à regarder la nature vivre autour d'eux. Le jeune garçon maîtrisa du mieux qu'il put son impatience et son grand-père lui envoya quelques petits sourires ironiques, estimant que, finalement, ce garçon se tenait très bien. C'est une leçon de vie que d'apprendre la patience.

Le lendemain matin, Jean-François fut debout dès l'aurore et s'étonna même de s'être levé avant son grand-père. Lorsqu'il regarda la grosse pendule de la grande pièce, il vit qu'il n'était que 5h30, ce qui le fit sourire. Cependant, il savait que le vieil homme ne dirait rien, il avait compris son impatience. Jean-François prépara donc le petit-déjeuner des deux hommes, coupant de larges tranches de ce pain de campagne qu'il aimait tant. Il mit le café de son grand-père et une casserole de lait à chauffer. Il prépara la table, mit les bols, les cuillères et le couteau au centre, sortit le beurre du réfrigérateur et attrapa le grand pot de confiture qu'il déposa à côté. A chaque fois qu'ils prenaient le petit-déjeuner, il y avait les bols au milieu et cela avait été un des sujets d'étonnement du jeune garçon, au début de sa cohabitation avec le vieil homme. Il avait souvenir que chez lui, chacun avait son bol et sa place à table. Il s'en était ouvert un jour à son grand-père et ce dernier lui avait dit :

« Petit, aucune place n'appartient à quelqu'un en particulier, ici tout est à tout le monde présent. Tu sais, je n'aime pas beaucoup les habitudes prises, lorsqu'elles sont sans importance. L'important est de déjeuner à table, mais la place n'est pas une priorité. » L'enfant avait partiellement compris mais le vieillard lui avait ré expliqué plusieurs fois, toujours avec le même calme. Il avait donc réagi comme son grand-père le souhaitait, en s'asseyant sur la chaise la plus proche de lui. Il avait même joué à changer de chaise tous les matins pendant quelques temps, ce qui avait fait sourire le vieil homme.

Lorsque l'odeur agréable du café se mit à envahir la pièce, la voix profonde de son grand-père se fit entendre à la porte :

« Bonjour Petit ! Déjà debout ? Quelle vaillance. » Mais ses yeux pétillaient et le garçon sourit en répondant :

« Oui papi. Mon impatience a été la plus forte, je crois que j'aurais pu me lever à deux heures du matin pour savoir »

« Allons, déjeunons, je t'en apprendrai plus après » répondit le grand-père.

Ce qui fut fait.

La solution qui avait été trouvée était la suivante : Jean-François entraînait comme apprenti chez son grand-père pour une période de trois ans. Cependant, il devrait encore suivre, pendant deux ans, des sessions d'enseignement général comprenant des

mathématiques et du Français et ce au rythme d'une semaine tous les deux mois. Une fois la période de trois ans terminée, le jeune homme devrait partir sur les routes de France auprès d'autres professionnels, afin d'affiner et d'enrichir ses connaissances de la menuiserie.

Jean-François se retenait d'éclater de joie, c'était son rêve qui commençait à devenir réalité. Il avait les yeux pétillants, avec une pellicule de larmes de joie qui imprégnait ses yeux. Quel bonheur intense. Il dit, en sautant au cou de son grand-père :

« Papi, papi, c'est extraordinaire, c'est sensationnel !! Je suis le garçon le plus heureux sur terre. »

Son grand-père, avec toute la retenue qui marquait son caractère répondit :

« Petit, je suis très heureux moi aussi, cependant, il faut que tu saches que je me suis engagé pour cela, et donc, je serai ton professeur, et tu as pu te rendre compte que je suis très exigeant. Il te faudra donner le meilleur de toi-même. »

« Je te le promets papi, pour moi, pour mon avenir, mais aussi pour toi, pour que ce que tu as fait pour moi puisse te rendre heureux et fier d'avoir quelqu'un qui continuera ton art. Je veux le faire parce que j'aime ça mais je veux le faire aussi bien que toi »

« Alors travaille pour le faire mieux que moi » et un sourire de fierté éclaira la face rugueuse de l'homme. Il était déjà fier d'entendre le petit parler ainsi.

Les vacances commencèrent donc sous de bons auspices. Cependant si le vieil homme voulait transmettre à son petit-fils toutes ses connaissances du métier, il souhaitait aussi ardemment que ce dernier puisse également acquérir les connaissances de la nature pour la respecter et pouvoir ensuite l'utiliser sans la détruire. Il décida donc que ces mois de repos seraient dédiés à l'étude de la vie sauvage entourant sa propriété.

Les promenades journalières qu'ils faisaient ensemble les amenaient régulièrement sur des chemins et des endroits inconnus de Jean-François. A chaque fois, il s'étonnait en silence des connaissances de son grand-père et se demandait toujours si ce dernier avait des limites dans celles-ci. A chaque fois qu'ils passaient devant un arbre, une plante, un pare terre spécial, le vieil homme s'arrêtait et donnait à son compagnon les explications nécessaires pour que celui-ci puisse savoir l'intérêt et les avantages à en tirer ou les inconvénients à l'utiliser. Il donnait aussi la rareté de l'essence et expliquait à Jean-François comment il se devait, si le besoin s'en faisait sentir, de protéger, de replanter et d'entretenir ces différents endroits. Il entreprit aussi d'apprendre à l'enfant à se déplacer dans la nature le plus silencieusement possible, ceci afin de ne déranger personne lors de ses déplacements. Jean-François se demanda souvent pourquoi son grand-père souhaitait que ses pas soient les plus légers possibles sachant que dans cette nature sauvage, peu de gens pouvaient être ennuyés de quelques bruits. Il allait bientôt comprendre l'intérêt de cet apprentissage.

Au début du mois d'août, alors qu'ils étaient dans la forêt depuis le matin et que le crépuscule commençait à poindre, le vieil homme s'arrêta soudain. Avant que Jean-François ait pu dire le moindre mot, le doigt de son grand-père se posa sur ses lèvres. L'enfant se tint coi. Il savait que son papi avait entendu, ou senti, quelque chose que lui seul pouvait repérer. Il attendit donc sans bouger. Le vieil homme restait le visage tendu vers on ne sait quoi. Il prit soudain la main du jeune homme et l'emmena vers le bord du chemin sur lequel ils étaient, en lui faisant signe de se faire le plus discret possible, et il l'entraîna dans les sous bois. Leurs pas s'arrêtèrent souvent, le grand-

père mettait son nez au vent, dressait l'oreille, puis reprenait sa progression discrète. L'enfant mettait ses pieds dans ceux de son grand-père, essayant de ressentir ce que ce dernier « voyait », mais rien ne l'alertait. Le vieil homme se rendit compte des interrogations muettes de Jean-François et, il reprit d'un coup son rôle d'éducateur. Il fit signe à l'enfant de se baisser, prit doucement un carnet et un stylo qu'il avait en permanence dans son sac à dos et écrivit :

« Tends l'oreille et concentre ton ouïe sur les bruits que tu n'as pas l'habitude d'entendre dans la forêt »

L'enfant se concentra donc, comme le lui avait appris ce professeur. Les premières minutes n'apportèrent rien à ses oreilles, aussi, il ferma ses yeux afin d'accentuer sa concentration puis écouta de nouveau, patiemment. Il savait qu'il devait entendre quelque chose puisque son grand-père le lui avait dit et sa confiance était totale en cet homme. Les minutes passèrent et, soudain, il entendit !! Il en était sûr !! Une sorte de respiration gémissante un peu forte, différente, qui arrivait dans ses oreilles comme une évidence. Il ouvrit les yeux et vit que son grand-père souriait. Le vieil homme avait vu de suite, sur le visage de l'enfant, que ce dernier venait d'entendre. Jean-François faillit parler, mais se reprit aussitôt. Il prit le carnet et le stylo que son grand-père lui tendait puis écrivit :

« Une respiration rapide, un peu forte, qui arrive de face droit par rapport à nous ? »

Le signe d'acquiescement du vieil homme fut, pour l'enfant, comme s'il venait de recevoir une image de sa maîtresse, lorsqu'il était au primaire. Une grande fierté l'envahit et le sourire qui éclaira son visage en fut le reflet, ce que son compagnon ne manqua pas de noter. Il décida de continuer l'apprentissage du jeune homme, sachant maintenant très bien ce qu'il allait trouver plus loin, et sachant encore qu'il avait un peu de temps pour parfaire les connaissances de son élève. Il écrivit donc :

« As-tu une idée de la distance ? »

L'enfant se concentra à nouveau, sachant désormais ce qu'il devait écouter et, après une minute, répondit par écrit :

« Je dirais une bonne cinquantaine de mètres. »

Le vieillard ne répondit rien et ses yeux ne trahirent aucune émotion. Il prit la main de son petit-fils et ils reprirent leur progression, le plus discrètement possible. De nouveau, le vieil homme stoppa net. Il savait lui le changement qui venait de s'opérer, discret, mais savait aussi que son petit fils ne pouvait pas deviner. Ils changèrent légèrement de direction, sous l'œil étonné de l'enfant qui ne fit pourtant aucune remarque et suivit sagement, sachant que son mentor lui expliquerait lorsque le moment serait venu. Ce qui ne tarda pas. Une fois en position adéquate, le grand-père s'arrêta, se baissa et il mit son index dans sa bouche, le ressortit et le monta au dessus de lui. Jean-François connaissait ce geste et comprit immédiatement. Le vent venait de changer ! Il sut alors que son grand-père l'emmenait sous le vent, et que ce n'était sûrement pas un être humain, mais un animal qu'ils allaient rencontrer. En effet, il avait appris que les animaux étaient très sensibles aux odeurs et que le vent portait ces odeurs. Il fallait donc être très prudent et faire attention au moindre détail. Il décida donc de se concentrer sur tout ce que son grand-père lui avait appris sur la traque des animaux. Il posa délicatement la main sur celle de son grand-père et lui fit comprendre qu'il avait compris. Il aurait voulu prendre la tête de leur randonnée mais savait aussi que c'était sa première traque sérieuse, et que son grand-père lui avait toujours dit

qu'avant de faire soi-même, il fallait savoir regarder les autres, ceux qui savent. Il ne demanda donc rien et attendit que le vieil homme décide de repartir. Ce qui fut fait assez rapidement. Toujours dans la discrétion, les deux compagnons marchèrent encore environ cent mètres. Ce qui ne manqua pas d'étonner le jeune homme qui pensa qu'il s'était bien trompé sur la distance, mais ne fit aucune remarque. Il avait aussi appris que dans la nature sauvage, les repères de la ville ou des propriétés dégagées n'étaient pas transposables. Ils s'arrêtèrent derrière un buisson bien fourni et le vieil homme porta son regard sur Jean-François. Ce dernier comprit et dirigea ses yeux vers la toute petite éclaircie de végétation au-delà du buisson. Ses yeux se mirent à briller et il contint le cri de surprise qui voulait s'échapper de sa gorge. Là, à moins de cinquante mètres de lui, couchée sur l'herbe, se tenait une biche. Il se retourna vers son grand-père, un sourire aux lèvres, mais ce dernier lui fit de nouveau signe de porter son regard sur l'animal. Tout en reprenant son observation, l'enfant se dit qu'il devait y avoir bien plus à regarder que la biche. Il se concentra de nouveau, inspectant la totalité de l'animal et soudain, il comprit !! Un liquide s'écoulait doucement de la vulve de la biche !! Elle allait mettre bas et ils allaient être les témoins de ce merveilleux moment de la vie. Jean-François en oublia tout ce qui l'entourait et restait les yeux braqués vers la biche.

Au bout d'une bonne heure, la main du grand-père se posa délicatement sur son épaule. L'enfant tourna la tête et lut sur le carnet :

« Cela peut encore durer un long moment. Veux tu que nous rentrions ? »

Le jeune homme voulait crier NON de toute la force de ses poumons !! Mais il écrivit en réponse :

« Comme tu le souhaites papi. »

Mais le vieil homme lisait en son petit-fils avec une telle facilité qu'il vit bien que ce dernier avait pour souhait de rester. Il savait aussi que cette expérience serait un excellent tremplin d'apprentissage pour son élève. Il écrivit donc :

« Bien, alors restons »

Ils reprirent leur observation patiente, attendant que la nature fasse son œuvre et donne à la biche ce petit qui serait pour eux un merveilleux tableau de la vie sauvage.

Au bout de trois heures, l'agitation de la biche s'amplifia et soudain, les deux pattes du faon firent leur apparition. Tout s'enchaîna très vite et le petit animal foula la terre en très peu de temps. Les deux hommes restèrent encore un long moment à regarder les attentions que la mère portait à son petit. Ils finirent tout de même par se retirer doucement, dans l'obscurité de la nuit qui était tombée sans que Jean-François ne s'en soit aperçu. Il pensa en lui-même :

« Heureusement que la lune brillait fort ce soir, j'aurais pu ne rien voir de ce merveilleux moment d'intimité »

Lorsqu'ils rejoignirent le chemin, l'enfant ne put plus retenir ses mots :

« Papi !! C'est merveilleux ce que tu viens de me montrer. J'avais envie d'aller près du faon, de le câliner, de le prendre dans mes bras. Si tu n'avais pas été avec moi, je crois que je l'aurais fait !! »

« Mon enfant, oui cette envie est légitime. Cependant, laisse moi t'expliquer pourquoi il ne faut jamais faire ce genre de chose » et le grand-père de donner à l'enfant le pourquoi. Le danger que peut représenter une mère qui protège son petit, mais aussi le fait que le faon pourrait être abandonné si la mère sentait une odeur d'homme sur

celui-ci et enfin, le faon allait resté caché quelques jours encore durant lesquels sa mère s'absenterait pour aller manger et reviendrait ensuite nourrir son petit et que la présence d'un homme ou de son odeur pouvait attirer un prédateur qui aurait tôt fait de se repaître de cet animal sans défense. En clair, il détailla toutes les raisons qui faisaient que malgré l'envie forte d'aller vers le nouveau né, il fallait savoir ne pas le faire afin de laisser la nature suivre son cours. L'enfant buvait ses paroles, comme à chaque fois que son grand-père parlait. Ce diable d'homme était un puit de connaissances et toutes ses paroles semblaient porter de la sagesse supplémentaire dans l'esprit de Jean-François. Jamais il ne l'avait entendu prononcer un mot plus haut que l'autre et pourtant il savait rendre toutes ses phrases vivantes, chantantes et qui arrivaient aux oreilles de l'enfant telles de douces mélodies. Jamais il ne faisait de reproche non plus, et lorsqu'il aurait du en exprimer, il parlait alors comme il venait de le faire. Il expliquait simplement pourquoi on ne devait pas faire ainsi, ou pourquoi lui estimait que ce qui avait été fait ne correspondait pas à sa vision. Il n'y avait jamais de parole de peur ou de colère dans cette bouche qui trônait pourtant au milieu d'un visage rude et marqué par le temps. A chaque fois que son grand-père parlait, le jeune homme se faisait cette même réflexion et à chaque fois il éprouvait de plus en plus de fierté d'être auprès de cet homme.

Ils arrivèrent enfin à leur maison et continuèrent à parler de l'évènement jusqu'à une heure avancée de la nuit. Mais il fut un moment où la fatigue eut raison de Jean-François et ils se retirèrent afin de profiter d'une bonne fin de nuit de sommeil, qui, pour Jean-François, serait sûrement peuplée de rêves magnifiques.

Les jours qui suivirent furent consacrés à approfondir encore les connaissances des lieux. Les endroits dangereux, les risques en fonction du temps, toutes les informations que le vieil homme possédait devaient être transmises. Bien qu'elles ne soient acquises qu'après plusieurs années, et plusieurs passages par les mêmes lieux, il devait les connaître et son professeur se faisait une joie de les lui répéter à chacun de leur passage.

Ils n'en oublièrent pas pourtant de ramener du bois, à chaque sortie. Des morceaux de plusieurs essences. Arbres morts ou abîmés, arbres abattus mais choisis avec soin, non en fonction de leurs tailles mais en fonction de l'agencement de la forêt, dans un grand respect de cette nature que le jeune homme découvrait jour après jour et aimait de plus en plus, à mesure que le temps passait.

Un des grands moments de cette période fut aussi, pour Jean-François, lorsque son grand-père lui montrait quelque source cachée et l'importance de l'eau vive de ces campagnes. Il fit grand cas de cet enseignement et régulièrement, posa et reposa les mêmes questions sur ce sujet, afin d'être sûr d'en prendre toute la connaissance nécessaire car il en avait saisi l'importance devant la gravité du ton utilisé par le vieil homme.

Son grand-père le faisait aussi travailler les morceaux de bois, souvent à la main, ou avec un simple couteau car il lui avait dit que les outils viendraient en leur temps et qu'il fallait d'abord que le jeune homme apprenne à « sentir » le bois sous ses doigts. Ils travaillèrent aussi l'intellect et, bien que le vieil homme ne soit pas au fait des nouvelles manières d'enseignement, il avait une certaine intelligence et une certaine éducation qui lui permettaient de pouvoir apporter un plus dans le travail de Jean-François.

C'est au début du mois de septembre que le travail commença réellement. Jean-François débuta par l'étude de quelques outils de base, qu'il avait déjà vus dans l'atelier mais qu'il n'avait jamais utilisés. Tous ces outils qui allaient désormais faire partie intégrante de sa vie et qu'il allait devoir connaître pour exercer ce métier merveilleux qu'il avait découvert au travers ce cet homme qui lui parlait en ce moment.

L'enfant était un élève très attentionné. Non seulement il voulait faire de ce métier son avenir, mais il vouait une telle admiration à son grand-père qu'il voulait aussi que ce dernier soit content et fier de lui. Il savait au fond de son cœur que c'est avec cet homme là qu'il pourrait devenir un artiste du bois. Il maîtrisait de plus en plus son impatience, écoutait patiemment les propos et les conseils du professionnel qui prenait tout son temps pour lui apporter l'essence même de tout son savoir. Le vieil homme prenait tout le temps de réfléchir, pour ne rien oublier. Certains soirs, alors que Jean-François était couché, il ressortait de vieux cahiers et de vieux livres qui dataient de son enfance et sur lesquels étaient écrits certains secrets d'anciens, qu'il avait lui-même oubliés car il y a longtemps qu'il ne les avait plus utilisés mais il s'était donné pour mission de tout transmettre à son petit fils et ne voulait rien oublier.

Lors de la première semaine d'absence de Jean-François, lorsque ce dernier partit pour faire ses cours réguliers, le grand-père retourna de fond en comble le grand atelier, ou plutôt les combles de ce dernier. Il fouina, fouilla, ouvrit de vieilles malles pour enfin trouver ce qu'il cherchait. Un large sourire éclaira son visage. Lorsqu'il eut tout sorti et étalé par terre, il fut pris d'un éclat de rire sonore comme il n'en avait eu depuis très longtemps. Il prépara donc ce qu'il avait prévu en sachant qu'enfin, cet héritage qui lui avait été transmis allait pouvoir trouver sa continuité.

Le vendredi soir, Jean-François fut de retour après une semaine de cours durant laquelle il avait pris soin de s'appliquer. Il avait même reçu les félicitations de ses professeurs pour l'excellence de son travail, pour son attention et sa gentillesse à l'égard de tous. Il s'était dit, sur le chemin du retour, que cette éducation que lui donnait son grand-père faisait de lui une personne appréciée et il en fut très fier. Lorsqu'il passa le tournant du chemin qui faisait apparaître la maison, il vit que le vieil homme se tenait debout devant la porte, les mains engoncées dans les poches de son vieux pantalon de velours côtelé. Il agita la main et son grand père répondit en levant la sienne. L'enfant s'approcha et embrassa le vieil homme. Celui-ci lui rendit et demanda des nouvelles de cette semaine. Jean-François eut un sourire taquin et dit :

« Entrons, grand-père, prenons tranquillement le goûter et je t'en parlerai après »

Le vieil homme resta interloqué et partit tout à coup d'un grand éclat de rire, ce qui surprit le jeune homme qui n'avait pas le souvenir d'une telle réaction, mais il en fut heureux !! C'était la première fois qu'il entendait ce rire sonore libéré de la gorge de cet homme. Le grand-père se dit en lui-même que le gamin se moquait gentiment de lui et de sa façon de faire mais il était certain aussi qu'il avait une preuve de l'évolution du garçon quant à la notion de la patience. Ils parlèrent ensemble de cette semaine et Jean-François donna les détails à son grand-père, tout en restant modeste, car il avait appris à dire ce qui est, simplement, sans se vanter. C'était aussi une des leçons qu'il avait retenu de cet homme, dire les choses simplement, savoir dire ce que

l'on sait faire, ce que l'on est sûr de savoir réussir et ne pas se sentir diminuer de choses que l'on ignore.

Le jeune homme vit quand même que son grand-père avait l'esprit légèrement préoccupé, bien qu'il tente de ne pas le montrer. Il se posa la question mais ne l'exprima pas, sachant très bien que le vieil homme s'en ouvrirait à lui s'il le jugeait nécessaire. Mais rien ne sortit le soir même.

C'est le lendemain matin, lorsque ils partirent en promenade que vint cette phrase :

« Petit, cela fait maintenant 12 ans que les anges de ta famille sont partis. Cela fait 12 ans que nous n'avons pas fêté tes anniversaires car je sentais que tu ne le souhaitais pas et j'ai toujours respecté ce désir. Cependant, tu as aujourd'hui 17 ans, et je pense qu'il est grand temps de revenir sur cette chose »

Jean-François eut un petit pincement au cœur. Oui, il n'avait jamais voulu fêter cette journée car il avait encore en lui ce petit sentiment de culpabilité qui avait fait que sa sœur et ses parents perdirent la vie pour un jour lui offrir une journée de joie. Il leva le regard vers son grand-père, ses yeux étaient un peu tristes mais il répondit :

« Grand-père, tu as raison, je ne souhaite pas faire de ce jour une fête, mais je sais aussi que si tu m'en parles aujourd'hui, c'est que tu estimes qu'il y a une, ou des raisons et qui doivent être justifiées »

Le vieillard sourit tendrement et reprit :

« Je t'en citerai deux, mon enfant. La première est que, si la vie te sourit, tu auras un jour une famille, une femme et des enfants et que, pour eux, tu devras faire ce qu'ils attendront d'un mari ou d'un père, c'est leur donner aussi ce que toutes les familles se donnent et donc de pouvoir fêter leurs anniversaires. Cette raison est la principale, mais j'en ai une autre. Je voudrais aujourd'hui te faire un cadeau, un cadeau utile si tu le souhaites, mais surtout un cadeau de vie et de racine. Alors je te le demande, veux-tu que désormais, nous souhaitions les anniversaires ? »

Jean-François ne répondit pas immédiatement, ils marchèrent un long moment durant lequel l'enfant réfléchit en silence; il repassa dans son esprit les paroles de son grand-père et en explora les abords, pensa d'abord à cette phrase sur lui et sa future famille. Oui, peut-être serait-il un jour mari et père, il n'y avait pas souvent pensé avant, sauf au cours de quelques discussions avec ses copains de collège, mais sans y prêter grande attention. Oui il faudrait qu'il offre à cette famille les mêmes attentions que les autres, pour leur permettre de se sentir comme les autres. Il estima que cette seule raison méritait de répondre oui à la question du vieil homme. Mais il ne put s'empêcher de penser à la seconde raison évoquée ! Quel cadeau pourrait bien lui offrir ce diable de cachottier ? Quel bonheur supplémentaire pouvait-il bien lui réserver ? Car il en était sûr, ce ne pouvait être que quelque chose de merveilleux qui avait poussé son grand-père à aborder ce sujet qu'il savait sensible. Oui, il fallait désormais passer ce cap, il avait maintenant acquis le fait de garder sa famille vivante au fond de lui et il était prêt à assumer le fait de revenir complètement à une vie normale. Il répondit donc :

« Oui, grand-père, je crois que tu as raison, il est temps de revenir sur cette chose, qui est la dernière chaîne qui me relie encore à ce passé que j'ai accepté, bien qu'il restera gravé à jamais dans ma mémoire. Je suis d'accord pour fêter nos anniversaires ... »

Puis, il s'arrêta brusquement et reprit :

« Oh grand-père !! Que je suis bête !! Pardonne-moi s'il te plait, je n'ai jamais pensé à te souhaiter le tien. Pardonne mon égoïsme. » Le vieil homme sourit et répondit :
« Mon petit, cela n'a aucune importance pour moi, et dis toi bien qu'il n'aurait pas été question de fêter mon anniversaire si nous ne fêtions pas le tien. Puis j'ai un peu passé l'âge »

Ils devisèrent alors de choses et d'autres durant leur balade et rentrèrent tranquillement à la maison. Le vieil homme envoya Jean-François au village afin de prendre du pain, prétextant qu'il avait oublié de l'acheter la veille. L'enfant ne se posa aucune question et partit allègrement accomplir la mission qui lui était confiée.

A son retour, en entrant, il découvrit une table superbe avec une nappe blanche, ornée de motifs, qui s'étalait sur la table en bois. Des assiettes superbes, qu'il avait vu auparavant rangées au fond d'une armoire, étaient posées sur la nappe. Assiettes qui portaient des initiales couleurs d'or et un liseré en dessinait le tour. Il se souvint que son grand-père lui avait dit un jour que ces initiales étaient celles de ses parents, desquels il avait reçu ce service de vaisselle mais qu'il ne l'avait plus utilisé depuis le départ de sa femme pour le firmament des étoiles. Les couverts en argent, répartis de part et d'autre des assiettes et les jolis verres gravés, en cristal, terminaient le tableau idyllique d'une table digne d'un repas des dieux. C'est cette image qui se dessina dans la tête du jeune homme. Il en resta figé un court instant. Son grand-père, le dos tourné à la porte, tournait une cuillère dans la grande marmite posée sur la vieille cuisinière. L'odeur agréable de la sauce envahissait la pièce.

Le regard de Jean-François fut attiré par un immense cadeau posé au milieu de la table. Un cadeau rectangulaire qui occupait plus des deux tiers de la place de l'immense table en bois. LE cadeau dont parlait son grand-père le matin même. Il ne dit rien, maîtrisant son impatience, chose qu'il savait désormais faire à la perfection, pensa t-il et ramena donc le pain vers la table.

Les deux hommes s'assirent et le grand-père versa dans les verres un peu d'un vin marron foncé, son apéritif habituel, qu'il dégustait une fois la semaine, un vin cuit qu'il faisait lui-même, en faisant macérer des feuilles de différentes essences d'arbres mais que Jean-François n'avait encore jamais goûté. Le vieil homme sourit et dit :

« A journée exceptionnelle, plaisirs exceptionnels mon garçon. Un peu d'alcool naturel, une fois de temps en temps, n'est pas une mauvaise chose, je te souhaite un très bon anniversaire » et il leva son verre, et le choqua doucement contre celui que le jeune homme levait.

« Il est temps que tu ouvres ce cadeau, si nous voulons récupérer un peu de place pour la marmite » reprit il en souriant.

Jean-François ne se fit pas prier. Il retira le papier qui enveloppait celui-ci et il découvrit une boîte en bois fermée par un crochet. Il ouvrit le crochet, souleva le couvercle et resta interdit devant le contenu. Brillants, rutilants, comme neufs, s'étalaient devant ses yeux embués des outils de menuiserie. Oh, pas de ceux qu'il utilisait habituellement avec son grand-père pour travailler, mais il avait reconnu de vieux outils qu'il avait déjà vus dans des livres, lorsqu'il avait commencé à s'intéresser à ce métier. Il se tourna vers le vieil homme et la joie et le plaisir que celui-ci vit dans les yeux de son petit-fils furent tels qu'il en éprouva un énorme soulagement. En effet, bien qu'il espérait que l'enfant allait être content, il avait toujours eu cette pointe

d'angoisse cachée que ce dernier n'apprécie pas ce cadeau à la valeur qu'il en avait pour lui. Jean-François demanda :

« Grand-père, tu m'as dit ce matin que ce cadeau était « de vie et de racine ». De vie, oui, je comprends, ce sont les outils de la vie que j'ai choisi de mener, mais de racine, dois-je comprendre que ce sont des instruments qui t'appartiennent depuis longtemps ? »

Le vieil homme sourit car il vit que le garçon avait compris et il répondit :

« Oui, non seulement ils m'ont appartenu, mais ils étaient avant propriété de mon père et de mon grand-père encore avant. Ces outils sont les premiers du premier homme de la famille à avoir exercé ce métier que tu as choisi de faire. Désormais, ils sont à toi et tu peux soit les utiliser soit les garder en souvenir, tu es le flambeau actif de notre famille dans le bois »

Une émotion si forte, faite de milliers de sentiments, submergea Jean-François, ce qui eut pour double effet de libérer des larmes de bonheur qui se mirent à ruisseler sur ses joues mais il se redressa en même temps, pris par un sentiment de fierté et d'importance comme jamais il n'en avait ressenti à ce jour. Il lui semblait qu'il venait de recevoir la plus belle médaille, la plus belle récompense de sa vie, la reconnaissance du sang, la reconnaissance de sa famille. Il leva même les yeux et imagina le visage de sa famille, souriant là-haut, fier de lui. Il sauta au cou de son grand-père et l'embrassa pendant de longues minutes. Les deux hommes ne dirent rien de plus sauf les mercis répétés qui sortaient de la bouche du jeune garçon.

Le grand-père prit ensuite la caisse en bois, la souleva et la déposa délicatement par terre afin qu'ils puissent passer à table. Il n'avait rien montré des sentiments qu'il avait ressentis mais il éprouvait au fond de lui une grande joie et une grande fierté, non seulement pour cet enfant mais aussi pour le travail qu'il avait accompli pour que ce dernier ait la meilleure éducation possible. Il se dit au fond de lui-même :

« Allons, j'ai fait jusqu'à maintenant du bon travail, fasse que la vie de cette enfant soit à l'image de cette joie qu'il a aujourd'hui »

Le repas se passa dans une chaleureuse ambiance, le vieil homme avait déployé tous ses talents de cuisinier pour offrir à son petit-fils un repas qu'il n'oublierait jamais et pour finir en apothéose, un superbe gâteau orné de 17 bougies fut soufflé par l'enfant. Gâteau qui, comme le repas, dura quelques jours de plus car la quantité de nourriture préparée aurait pu nourrir une dizaine de personnes et ils n'étaient finalement que deux. Mais les produits de la campagne que le grand-père avait cuisiné pouvaient largement se conserver quelques jours sans subir d'altération.

Durant la semaine qui suivit, le vieil homme apprit à son jeune apprenti comment utiliser ces outils anciens, comme la plane, qui sert à corroyer le bois avant son utilisation; son grand-père lui spécifia quand même que cet outil était commun à plusieurs corps de métier. Il lui apprit aussi le nom des autres outils, tel le riflard, la varlope, le rabot, le trusquin, le mètre, le compas, les équerres, le niveau, les ciseaux à bois, les gouges et les bédanes, le vilebrequin, la vrille, le bouvet, le feuilleret et le guillaume. Il lui apprit également à s'en servir et cet apprentissage dura un certain temps puisque la première semaine passée, l'enfant avait demandé à son grand-père la possibilité de pouvoir continuer à travailler avec, un jour par semaine, ce qui fut fait.

Le temps du compagnon

Les semaines, les mois et finalement les 3 années passèrent dans un état d'esprit des meilleurs qui puissent être. Jean-François devenait un homme et en même temps devenait un véritable menuisier sous la houlette experte de son grand-père. Le travail des deux hommes était plus que reconnu par les villages des environs et même certains citadins commençaient à passer commande de meubles chez eux. Le sérieux du travail qu'ils effectuaient, la beauté, la solidité des armoires, lits, placards, commodes et autres vaisseliers construits permettaient une sorte de publicité qui courait de bouche à oreille et qui leur faisait désormais une grande réputation. Cependant, la sagesse du grand-père avait encore étonné Jean-François. En effet, l'accumulation des demandes faisait que le jeune homme se disait qu'ils allaient pouvoir gagner de l'argent en quantité et vivre ainsi, mais le vieil homme l'avait douché sur ce point, un soir à la veillée, devant un feu de bois crépitant dans l'âtre de la cheminée :

« Petit, il y a deux choses que tu dois assimiler maintenant. La première, c'est qu'au début de l'année prochaine, tu vas partir pour un certain temps, pour finir ton apprentissage, souviens toi que cela fait partie du contrat moral que nous avons passé. Tu dois partir sur les routes de France, en compagnon afin d'apprendre d'autres techniques, d'autres façon de travailler, d'autres bois à faire chanter sous tes mains. La seconde est de ne jamais vouloir aller plus vite que ton travail ne le nécessite. Il faut accepter le travail, c'est un fait mais il faut toujours savoir jusqu'où ne pas aller trop loin. Une commande ne sera honorée que lorsque la précédente sera terminée, et j'insiste sur ce point, lorsqu'elle sera terminée de telle manière que tu en seras fier comme si tu devais la garder pour toi, ou bien l'offrir à quelqu'un que tu aimes. Le bel ouvrage se doit d'être ainsi. Ces deux raisons font que je ne pourrai pas accepter toutes les commandes qui se présenteront. Je continuerai à travailler durant ton absence, à mon rythme, ceci afin que, lorsque tu reviendras et si tu le désires, tu puisses prendre en charge cet atelier et continuer ainsi ce travail, et que tu aies donc des clients qui seront là mais je ne suis plus tout jeune et bien que mon geste soit encore sûr, je n'ai plus la rapidité et la concentration d'un homme de 20 ans »

Ce long monologue avait fait réfléchir le jeune homme. Oui c'est vrai, il devait partir, il le savait mais l'avait presque oublié tant le temps était passé vite auprès de cet homme. Le travail, l'apprentissage, les à côtés de la nature, tout ceci avait défilé à une telle vitesse que Jean-François en avait presque oublié cette deuxième partie de sa vie d'apprenti. Il avait aussi longuement analysé la seconde raison du grand-père sur la qualité du travail qui devait primer sur la quantité. Pour lui, cela lui apparut comme frappé au coin du bon sens et il avait compris le message transmis par la sagesse. Il mit ces propos dans un coin de sa mémoire et se dit qu'il y ferait souvent référence. Il répondit à son grand-père qu'il comprenait et qu'il agirait donc en conséquence.

C'est en janvier de l'année de ses 20 ans que Jean-François prit la route. Il partit avec détermination bien qu'ayant une certaine inquiétude de laisser seul son grand-père. L'homme n'était plus tout jeune et il pouvait lui arriver n'importe quoi. Le jeune homme lui avait demandé d'être prudent et de ne pas trop présumer de ses forces car il tenait à lui. Le vieil homme avait sourit et répondu :

« Petit, je n'ai que 65 ans et j'ai encore quelques petites années devant moi, ne t'inquiète donc pas. Et puis tu m'écriras et je te répondrai, comme cela nous échangerons des nouvelles et tu sauras donc toujours que je suis au même endroit, à continuer ma vie et entretenir l'atelier. Vas sans crainte et fais ce que tu as à faire »

Jean-François était parti sillonner les routes de France pour une période de 3 ans durant laquelle il ne devait pas revenir mais travailler en tant que compagnon dans les ateliers de différents menuisiers afin de parfaire ses techniques et de découvrir d'autres façons de travailler ce bois pour lequel il s'était pris de passion. Pendant les années précédentes, le vieil homme avait beaucoup écrit afin de pouvoir préparer le voyage de son petit-fils et celui-ci était parti sur les routes, muni d'une liste d'adresses qui lui serait précieuse. Toutes les réponses aux missives envoyées avaient été positives pour l'accueil du jeune compagnon et cela avait fait chaud au cœur du grand-père. Il avait pensé en lui-même que ces artisans étaient sûrement tous des gens de qualité pour accepter de prendre en charge un jeune homme pour lequel ils ne demandaient aucun renseignement, simplement le fait de savoir qu'il voulait en faire son métier et qu'il était de famille de menuisier. Ce que le vieil homme ne savait pas, mais que Jean-François apprit au cours de son périple, c'est que les hommes de cette famille avaient une grande réputation dans tout le pays au sein de la profession, depuis le premier, ils avaient cette réputation de travailleurs, d'honnêtes hommes, de franchise, de sérieux et d'abnégation et le bouche à oreille ayant fonctionné depuis ces temps, à elle seule la mention du nom de cette famille suffisait à ouvrir les portes des ateliers les plus connus. Au fur et à mesure de ce périple, Jean-François était de plus en plus fier d'avoir suivi la voie de son grand-père et de plus en plus fier aussi de cet homme qui l'avait porté à bout de bras, depuis son enfance, afin de l'amener où il était aujourd'hui. Il se fit la promesse de faire tout son possible pour que ce dernier ne soit pas déçu.

Il avait choisi de partir comme les anciens, à pied, marchant sur les routes, muni simplement d'un sac à dos et d'une mallette contenant ses outils. Ces outils offerts par son grand-père et pour lesquels il s'était pris de passion. Travailler comme ses ancêtres était, pour lui, gage de qualité et il souhaitait continuer à parfaire cette facette de son travail. Il était aussi parti avec un bon pécule, fruit de son travail avec son grand-père, ce qui lui permit de ne pas être démuné devant l'adversité, lorsqu'un problème pourrait survenir.

Il écrivait régulièrement à son grand-père, lui donnant le plus de détails sur les travaux qu'il réalisait dans chaque endroit où il posait son balluchon, indiquant quelles étaient les spécificités de chaque atelier, quels moyens ils se donnaient pour leurs réalisations, pour leur commerce, mettant en exergue les grosses différences et donnant de temps en temps l'utilisation de moyens modernes pour la gestion et la commercialisation du fruit de leur travail. Il indiquait aussi, à chaque fois qu'il changeait d'atelier, la nouvelle adresse où il s'installait afin de pouvoir recevoir une réponse. Il ne partait jamais d'un endroit s'il n'avait reçu du vieil homme une réponse à sa lettre. Mais au fond de lui persistait une petite crainte qu'un jour, la réponse ne lui parviendrait peut-être pas.

Le vieil homme mettait un point d'honneur à répondre aux lettres de son petit-fils le jour même où il les recevait. Il lisait avec attention la vie que son petit lui racontait, ravivant des souvenirs merveilleux du temps où il était lui-même sur les routes. Il savait que ce voyage initiatique ne pourrait qu'être bénéfique pour l'avenir du jeune homme et il appréciait aussi cette façon que ce dernier avait de lui narrer ses aventures. Il prenait à son tour la plume et répondait en racontant ce qu'il avait fait depuis le dernier envoi, insérant toujours quelques photos des derniers travaux effectués, lui

donnant des nouvelles de la nature environnante et de ses actes écologiques. Enfin il essayait d'être le plus clair possible et s'appliquait à ne pas faire trop de fautes d'orthographe et de grammaire car il n'avait jamais été très fort dans ces domaines et n'avait jamais beaucoup écrit dans sa vie.

Ce que Jean-François ne sut jamais, mais qui mettait du baume au cœur de son grand-père, c'est qu'à chaque fois que le jeune homme partait d'un atelier pour poursuivre sa route, le vieil homme recevait toujours une lettre de l'artisan patron qui n'était que satisfaction et éloges, non seulement du travail qu'il effectuait mais aussi de sa personnalité, de son caractère et de sa gentillesse. Chacun finissait sa lettre en demandant au grand-père de dire à l'enfant que s'il souhaitait travailler dans l'atelier, il serait le bienvenu. Le vieil homme se sentait fier et heureux d'avoir un tel petit-fils. Il décida cependant de garder ces lettres mais ne les montrerait pas à Jean-François. Cela ne se faisait pas dans le compagnonnage et chacun devait dire à son apprenti ce qu'il pensait de lui. Le petit devrait donc le savoir mais ce que son grand-père appréciait c'est de recevoir aussi ces félicitations, c'était aussi un peu pour lui et son ego se sentait gonflé.

Pendant l'absence du petit, il avait augmenté sa cadence de travail. Non pas qu'il réalisait plus de choses, il en faisait autant, mais il avait aussi décidé qu'il était temps pour lui de voir la modernisation du monde, les quelques propos de moyens modernes indiqués par son petit-fils dans ses courriers lui avait allumé une petite lueur dans son esprit de vieil ours solitaire. En effet, depuis le départ de son fils pour la ville, celui-ci ayant décidé de prendre une autre route que celle du bois, il avait perdu l'espoir de voir un homme de la famille reprendre ce métier et, depuis la mort de sa femme, il était devenu une espèce d'ours, ne sortant que très rarement dans le monde des humains et ne suivant aucunement les évolutions de la société. Son épouse étant aussi une femme de la nature, il n'avait déjà alors que peu de notions de ces évolutions. Cependant, il avait maintenant une nouvelle raison de vivre et d'espérer. Il fallait donc qu'il se prenne par la main et durant ces 3 années, il mit un point d'honneur à aller à la grande ville un jour par semaine afin de regarder tout ce qui existait dans la nouvelle société. C'est ainsi qu'il découvrit les moyens de communication modernes, comme le téléphone portable ou les ordinateurs. Il se prit même à demander à une de ses connaissances de bien vouloir lui montrer une maison moderne afin de voir comment celle-ci fonctionnait. Il faut dire que la réaction de surprise qu'il suscita le fit presque reculer lorsque son ami l'amena chez un de ses enfants et lui présenta la requête du vieil homme. Il y eut un peu de moquerie mais qui fut finalement vite réprimée par la femme du foyer. Une jeune femme d'une vingtaine d'années qui se prénomme Catherine. Cette dernière raconta au grand-père qu'elle avait été une des compagnes de classe de Jean-François, au collège, et que tous connaissaient le « Papi » et sa façon de vivre et que son petit-fils avait toujours été très apprécié dans la classe. Il fut donc reçu à bras ouvert dans cette maison et y revint même régulièrement à l'invitation du jeune couple. Il eut connaissance de quelques aventures des années de collège de son petit, que celui-ci ne lui avait jamais rapportées et notamment sa façon de défendre les petits contre les grands. Il n'en fut pas étonné car c'était bien dans le caractère du jeune homme et qu'il savait, il l'avait fait en son temps, que l'on ne racontait pas tout ce qui nous arrive à la famille.

Il découvrit donc dans ce foyer la façon de vivre des jeunes gens de cette époque. L'informatique, l'audio-visuel, la téléphonie, les gazinières modernes qui fonctionnent sans flammes et sans gaz. Il prit le temps de poser des questions, de bien comprendre, s'excusant régulièrement d'en poser de bête sûrement aux yeux de cette jeunesse, mais à chaque fois il recevait un sourire vrai et des réponses à toutes ses questions. Il continua régulièrement à apprendre, à regarder, à se surprendre à apprécier certaines technologie sans pour cela se lancer tête baissée dans ce maelstrom de nouveautés. Son côté sauvage le retenait un peu et son côté réfléchi lui donnait la patience mais une sorte de voix intérieure lui fit reproche de ne pas s'être soucié plus tôt de ces évolutions car il se dit que finalement, le petit était resté à la traîne du progrès. Il faut dire que Jean-François n'avait jamais fait mention de manque à ce niveau là et n'avait jamais rien réclamé qui puisse avoir rapport à ces technologies. Le vieil homme posa quand même la question à Catherine, au cours d'une de leurs discussions, pour savoir un peu quels étaient les rapports que son petit-fils avait entretenus, au collège, avec les moyens modernes de communications. La jeune femme répondit :

« Oh, je vois qu'il ne vous racontait vraiment pas tout. Je ne crois pas que vous ayez à vous inquiéter à ce sujet, Jean-François a utilisé les ordinateurs dans la classe, mais vous savez, les mercredis après-midi, il venait un peu chez nous ou chez d'autres et il a appris à se servir d'un ordinateur, et je rajouterai que, pour un enfant qui n'en avait pas à sa disposition, il se débrouillait même très bien »

Le vieil homme se dit que, finalement, son petit-fils était non seulement vaillant et habile de ses mains, mais avait aussi beaucoup d'intelligence. Un sourire profond éclaira son visage.

Le retour prochain du jeune garçon auprès de son grand-père approchait désormais à grand pas. Il ne restait que 6 mois et cela se ressentait dans les lettres que recevait le vieil homme. Les propos de son petit-fils semblaient se parer d'impatience de plus en plus prononcée au fur et à mesure que le moment du retour se faisait proche et le grand-père devenait aussi, sans qu'il s'en rendit réellement compte, de plus en plus pressé de retrouver cette compagnie qu'il avait tant appréciée durant ces années de vie commune. Cependant, sa sagesse et sa capacité de réflexion reprenaient toujours le dessus et il se dit que, finalement, il n'y a pas d'âge pour progresser. Il décida donc de préparer une sorte de surprise pour le retour de Jean-François. Il équipa la vieille maison d'un ordinateur afin de permettre à son petit-fils de pouvoir se préparer à reprendre l'atelier dans des conditions optimales pour un jeune. Il savait bien sûr que le jeune homme appréciait le travail à l'ancienne mais il ne pouvait pas ne pas tenir compte des évolutions, il en aurait besoin et une petite voix continuait à tinter au clair de lune de l'esprit du vieil homme, cet espoir de pouvoir contempler un jour son petit-fils tenant la main d'une compagne et portant un ou deux marmots dans ses bras. Ces personnes là ne pourraient échapper au monde moderne et il avait toujours pensé qu'un père devait être un modèle pour la génération montante et qu'il se devait donc de connaître le monde ou il vivait pour l'apprendre à sa descendance. Chose que lui-même avait faite en son temps mais qu'il avait un peu oublié lors de la prise en charge de Jean-François. Il était resté à son époque, ayant négligé le fait qu'il jouait le rôle d'un père et non celui d'un grand-père. Il n'était cependant apparemment pas trop tard. Le vieil homme abusa de la gentillesse de Catherine pour apprendre à manier cette fenêtre d'ouverture. Elle lui avait mis à disposition une chaise assez robuste, ayant un

peu peur que le vieil homme tomba de ces chaises modernes, pourvue d'un petit coussin dont le tissu qui le recouvrait avait allumé une petite lumière dans la tête du grand-père, sans qu'il se souvint pourquoi, peu importe après tout. Il apprit à manier la souris, à écrire des lettres, à mettre ses photos sur l'ordinateur et à les visionner les unes à la suite des autres, c'est un diaporama, lui avait-on dit. Il apprit aussi à maîtriser un peu Internet, les recherches de sujets et les courriers électroniques. Il était assez ébahi des possibilités qu'offrait un tel outil et se dit que finalement, le monde avait évolué de manière fulgurante pendant ces années où lui était resté dans sa caverne, se contentant de répondre aux demandes des quelques clients fidèles qui lui commandaient régulièrement de quoi meubler leurs maisons. Il avait aussi découvert la nature sous un jour différent, à l'occasion d'un de ces après-midi devant l'ordinateur. Il avait fait la remarque que ce genre de jouet devait éloigner les gens de la nature. Catherine lui avait alors montré des sites avec des photos de paysages magnifiques, d'autres sites présentant des données scientifiques sur les plantes et les animaux, lui expliquant que lorsque l'outil était bien utilisé, à des fins pédagogiques, il pouvait être un extraordinaire tremplin vers la connaissance. Cet après-midi là fut sûrement l'une des clefs de la décision du vieil homme de se lancer dans l'aventure. Il était parti en oubliant même de dire au revoir tant ce qu'il avait vu défilait dans sa tête, tant ses pensées étaient envahies de ces choses superbes qu'il avait vues ce jour. La jeune Catherine et son mari avaient eu un petit sourire. Ils ne s'étaient absolument pas offusqués de ce manque exceptionnel de politesse car ils avaient remarqué l'intense concentration que le vieil homme avait eue tout au long de sa présence, ce jour là. Ils auraient bien voulu être dans ses pensées pour savoir ce qui s'y déroulait.

« 6 mois encore, c'est long » pensa t-il « mais 6 mois seront-ils suffisants pour mettre mon projet en route ? »

Telle furent les pensées qui agitèrent un peu le vieil homme. Mais sa décision était prise. Il prit donc conseil auprès de ses nouveaux jeunes amis qui, lui semblait-il, étaient les personnes les mieux placées dans ses connaissances pour le guider dans son projet.

Il fit donc l'emplette d'un ordinateur portable, choix conseillé par le mari de Catherine qui était informaticien et qui lui avait trouvé un système très performant pour un investissement fort raisonnable, mit des accessoires tels qu'imprimante et scanner mais aussi un appareil photo numérique et avait accompagné le vieil homme dans sa démarche pour un accès Internet. Le grand-père avait même demandé au jeune couple de venir le voir pour lui remonter les rudiments qu'il avait appris, mais sur son propre matériel. Ce qu'ils firent avec plaisir, venant au départ pour la journée, avec leurs enfants. Ils avaient pris tant de plaisir à être dans la propriété, et la nuit était tellement avancée lorsqu'ils se rendirent compte qu'ils n'étaient pas chez eux que le vieil homme les avait gardés chez lui pour la nuit et ils n'en repartirent que le dimanche en fin d'après midi. Ils avaient fait ensemble les révisions mais avaient aussi passé de longs moments dans les bois attenants et autour de la vieille table en bois.

« Les jeunes ne sont finalement pas si perdus que je ne le pensais » s'était dit le vieil homme après que ses visiteurs soient partis.

Retrouvailles

C'est un mardi soir qu'un tambourinement à la porte sortit le grand-père de ses réflexions tardives. Il voulut se lever, mais la porte s'ouvrit et un grand gaillard apparut sur le seuil, sourire rayonnant aux lèvres. Il avait à peine changé, si ce n'est qu'il paraissait plus grand et était à coup sûr plus étoffé que lors de son départ.

« Bonsoir grand-père » dit il simplement

Le vieil homme se leva et, sans un mot de plus les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. La force avec laquelle Jean-François serra le vieil homme montra la joie qu'il avait de le retrouver et le grand-père le serra de la même façon. Si cette force était habituelle chez l'ancien, celui-ci fut étonné de celle que déployait son petit-fils. Oui il était devenu un homme, grand, fort et une certaine marque de sagesse se lisait sur son visage. Tous les deux étaient tellement heureux de se retrouver qu'ils en étaient au bord des larmes de joie et ne dirent mot. Comme si leurs pensées se rejoignaient, ils s'installèrent sur les fauteuils, devant la cheminée et se regardèrent sans prononcer la moindre parole, sourires aux lèvres, pendant un long moment. Une fois l'émotion maîtrisée, le vieil homme dit alors :

« Petit, bienvenu chez toi. »

La voix, cette voix qui avait tant manqué aux oreilles de Jean-François, était toujours la même, rocailleuse mais douce, grave mais pleine de vie, comme dans les souvenirs qui l'avaient accompagnés durant tout son périple et qui avaient meublé ses quelques moments de mélancolie. Elle était enfin là, comme du miel à ses oreilles, comme la vie qui revient, belle, chaleureuse et pleine de promesses d'un avenir qui reprenait ses promesses un moment arrêtées.

« Merci grand-père, je suis ce soir le plus heureux des hommes, je retrouve tout ce que je chéris au plus profond de moi »

Ils parlèrent enfin, longuement, sans se lasser de ce que l'un et l'autre avaient à se raconter. Racontant ce qu'ils ne s'étaient pas encore dit dans leurs courriers, répétant ce qui s'était dit mais de manière différente, continuant à parler pendant qu'ils passèrent à table, ne s'interrompant que pour mâcher et avaler, reprenant chacun leur tour la parole, s'arrêtant à des anecdotes, des futilités. On avait l'impression qu'ils voulaient tous les deux rattraper le temps durant lequel ils n'avaient pu échanger des propos chantants. La nuit était très avancée lorsqu'ils partirent enfin se reposer. L'émotion des retrouvailles est un moment privilégié mais apportant une certaine fatigue par les sentiments forts qui s'exercent à cet instant.

Le lendemain matin, les deux hommes furent debout au même moment.

« C'est la première fois que cela m'arrive » pensa Jean-François dans un éclair. Il avait soudain l'impression de ne jamais être parti et que ce lever était la simple continuation de sa vie antérieure, à part le fait qu'il se levait pour la première fois en même temps que son grand-père. Ils se sourirent et se dirent bonjour. Le jeune homme dit simplement :

« Grand-père, fais comme tu fais toujours, ne te soucie pas de moi »

« Petit, merci, mais tu sais que de ne pas me soucier de toi alors que tu es devant moi ne va pas être possible. Mais si tu veux, accompagne moi »

Ce qui fut fait. En effet, le vieil homme avait pour habitude de sortir une petite demi-heure au réveil afin de se balader sur les chemins proches de la maison. Il aimait cette sensation pure et merveilleuse d'être au cœur de la nature qui s'éveille. Le premier chant des oiseaux, le doux bruissement de la brise matinale dans les feuilles des arbres,

la rosée qui mouille vos pieds de sa délicate fraîcheur, les premières lueurs de l'aube naissante, enfin tous ces petits signes qui vous disent que le jour va se lever et que la nature sera là pour accueillir, dans toute sa beauté, les événements de la journée qui s'annonce. C'était pour lui un moment fort de sa journée et il aurait été sûrement frustré s'il n'avait pu réaliser cette petite sortie.

Jean-François accepta la proposition et sortit avec son grand-père. Le silence resta de mise car le jeune homme comprit de suite le plaisir qu'avait son ancien à cette petite balade. Il en fut aussi très ému car c'est un moment qu'ils n'avaient encore jamais partagé. Bien que Jean-François sache au fond de lui que si son grand-père ne l'avait jamais emmené pour cette sortie c'était simplement pour ne pas le réveiller, le matin, il eut une très brève pensée de reproche car le moment qu'il vivait était magique. Pensée qui fut tout aussitôt évincée car finalement ce moment, il était en train de le vivre et une autre pensée vint remplacer la précédente qui lui disait :

« Cet homme peut encore me surprendre, c'est un signe de vie, de vitalité, que ces signes durent encore longtemps »

Lorsque le jeune homme analysa cette pensée, il en fut heureux et fier. Heureux car finalement elle montrait l'amour qu'il portait à son grand-père et le plaisir qu'il aurait à le garder longtemps avec lui et fier car elle reflétait ce qu'il souhaitait au fond de lui-même, ressembler à ce vieil homme robuste, sage juste et gentil. Toujours positif, cherchant sans cesse comment aider les autres sans se soucier de lui. Il voulait au plus profond de lui acquérir cette richesse, la richesse de son grand-père. Oui, c'était l'expression idéale. Le vieil homme possédait en lui le plus beau trésor qu'aucune monnaie ne pourrait acheter. Il se dit qu'il était désormais sur la bonne voie et cela suffit à son bonheur du moment, en marchant à côté de son modèle, aux petites lueurs de l'aube naissante.

A leur retour, après un copieux petit déjeuner, le vieil homme dit à son petit fils qu'il avait décidé de ne rien faire le jour même, simplement profiter de ce dernier. Ils avaient encore tant à se dire qu'une journée de travail en moins ne serait sûrement pas une perte aussi grande à ses yeux que de ne pouvoir partager avec lui quelques moments de bien être. Il en fut donc ainsi et ils passèrent la journée à deviser à s'écouter. Jean-François fut abasourdi lorsque son grand-père parla comme un homme moderne. En effet, lorsque vint le tour du vieil homme de parler de ses occupations, il raconta comment il s'était intéressé aux évolutions du monde, raconta son apprentissage, ses progrès grâce à ses nouveaux amis. Il mentionna Catherine et pendant que son grand-père continuait de narrer cette aventure, Jean-François se remémora cette jeune fille. Une camarade amicale, très agréable et qui lui avait permis de connaître le monde moderne. C'était même elle qui l'avait finalement pris en charge pour le faire accepter des autres, au début de ses études au collège. Il ne fut donc pas étonné de la gentillesse qu'elle avait eue envers le vieil homme. Il se dit qu'il faudrait qu'un jour il la remercie pour cela. Lorsque le grand-père termina sa narration, en disant :

« J'ai donc décidé de moderniser la maison, tu devrais aller voir dans le bureau... »

Le bureau ? Quel bureau ? Il n'avait jamais vu de bureau dans cette maison. Il allait le signaler au vieil homme lorsqu'il surprit un vaste sourire sur les lèvres de celui-ci. Les paroles s'arrêtèrent nettes aux bords de ses lèvres. Il sourit à son tour et attendit que le grand-père précise :

« ... l'ancien sellier »

Jean-François se leva et se dirigea donc vers la porte de ce qu'il avait toujours connu comme une sorte de très grand placard, servant à entasser des choses inutiles mais qui avait pour nom sellier. Il ouvrit la porte, regarda ce qui maintenant ressemblait vraiment à un petit bureau, fit le tour d'un regard et sourit, attendri. Sacré grand-père, il n'avait pas fait les choses à moitié et il les avait faites pour lui. Il se retourna et l'ancien n'avait pas bougé de son fauteuil, guettant avec une petite pointe d'angoisse la réaction du jeune homme. Le sourire qu'il vit sur ses lèvres le délivra mais aussitôt après, le rire tonitruant de Jean-François envahit la pièce. Surpris, le vieil homme le regarda et son petit-fils reprit :

« Grand-père, j'ai moi aussi une surprise moderne pour toi. Je ris parce que je m'attendais moi à te moderniser, mais tu m'as pris de vitesse, bravo »

Et le jeune homme d'aller dans sa chambre et de revenir avec deux téléphones portables. Il reprit :

« Je nous ai acheté ces engins, que tu dois maintenant connaître avec tes nouveaux amis, ce sont des téléphones portables. Nous ne serons plus dépendants du téléphone de la maison, si nous en sommes éloignés »

Le vieil homme regarda ce nouveau matériel :

« Oui, effectivement, j'ai vu plein de ces téléphones en ville. Mes amis en possèdent chacun un, et toutes les personnes que j'ai croisées semblent avoir ce petit bricolo à leur main. Je n'en ai pas encore vu l'intérêt mais je suis sûr que tu vas m'en dire plus à ce sujet »

Jean-François sourit de plus belle. Il se rendit compte que son grand-père était vraiment un être à part, merveilleusement à part car finalement, ses valeurs restaient celles des anciens. Il répondit cependant :

« Tu sais grand-père, pendant ces trois années loin d'ici, j'ai toujours eu une pointe d'angoisse, celle qu'il t'arrive quelque chose et que tu ne puisses rien faire pour prévenir. C'est un peu ce qui m'a poussé à prendre ces objets. »

Le grand-père sourit à son tour et répondit :

« Petit, la vie est ainsi faite que s'il doit arriver quelque chose, et que nous ne puissions rien y faire, et bien, c'est la vie, c'est tout, et je dirai aussi que j'ai eu la même angoisse à ton encontre, mais si la vie doit prendre quelqu'un de nous deux, c'est au plus ancien à partir en premier » philosopha t-il.

« Je ne pensais pas à ta disparition » enchaîna aussitôt le jeune homme, un peu menteur sur ce point là, « mais plutôt à un accident comme une jambe cassée. Tu sais avec ce téléphone avec toi, désormais, s'il t'arrive la moindre chose, peu importe où tu te trouves, tu pourras toujours m'appeler ou appeler des secours »

« Et bien », reprit le vieil homme « j'ai des connaissances toutes neuves en modernité, tu vas donc m'apprendre à me servir de ce petit gadget, car moi, je suppose que je n'aurai pas grand-chose à t'apprendre en ce qui concerne le matériel informatique »

Et Jean-François entreprit d'apprendre à son grand-père les rudiments de la téléphonie mobile. Ce dernier écouta attentivement les leçons de son petit-fils, se disant attendri que finalement, les rôles commençaient à s'inverser.

La semaine des retrouvailles passa à une vitesse extraordinaire à leurs yeux. Ils avaient toujours des choses à se dire, en oubliant certaines à un moment, les retrouvant à l'occasion d'une autre conversation, mélangeant un peu le tout et le rien, l'essentiel et

le superflu bien que dans leurs esprits l'essentiel soit d'être de nouveau réunis et le superflu étant le reste, pour ces moments là. Mais il fallait quand même reprendre le chemin de l'atelier car, bien que le vieil homme ait reculé la date de livraison des commandes, il était grand temps de se remettre au travail.

Cadeau au travail

Pour la reprise, le grand-père suggéra à son petit fils de lui montrer son nouveau savoir-faire; il lui demanda de confectionner une berceuse munie d'un baldaquin, qui soit jolie, ornée, et dédiée à recevoir autant une fille qu'un garçon. Le jeune homme accepta, un peu intrigué et osa la question du pourquoi :

« Petit » répondit son ancien, « la jeune Catherine attend son 3^{ème} enfant. L'aide que m'ont apportée ces jeunes pendant ton absence et la gentillesse qu'ils ont eu méritent qu'on leur fasse un cadeau. Qu'en penses-tu ? »

Jean-François trouva l'idée excellente. Il allait se mettre au travail lorsqu'il fut traversé par une idée. Il demanda alors au vieil homme

« Grand-père, si je ne m'abuse, tu connais le père du mari de Catherine ? »

« Oui, une connaissance de longue date. Pourquoi ? »

« Et bien » répondit le jeune homme, « ton idée de berceau ancien est très bonne, mais si cette famille possède déjà une berceuse de ce type, abîmée, ne pourrait-on la prendre et la restaurer ? Il me semble qu'avant de faire, on pourrait regarder à arranger »

Le grand-père regarda son petit-fils avec un œil plein de bienveillance. Non seulement l'idée était excellente, mais elle montrait surtout que l'enfant avait acquis une grande qualité aux yeux d'un ancien, le respect des racines. Il posa ses outils, donna quelques instructions au jeune homme pour qu'il continue le travail que lui-même avait commencé, une table en bois massif, de grande taille, devant être ornée sur le tour et accueillir les armes de la famille qui l'avait commandée, grand nom de la région.

« Petit, je m'en vais de ce pas au village » et il s'en fut, ne regardant même pas l'heure qu'il était. Jean-François sourit; et bien, il préparerait le repas de midi ... pour quatorze heures.

Lorsque le grand-père revint, en début d'après-midi, le jeune homme l'attendait assis devant la maison, sur la grande terrasse en planches, se balançant tranquillement sur le fauteuil à bascule qu'il avait investi. Le vieil homme portait un colis volumineux sur son dos. Jean-François se leva, alla au devant de son grand-père et prit le colis, sans poser de question. Il se dit simplement qu'il avait vu juste, ces vieilles familles gardaient toujours avec elles les objets des anciennes générations, pour les transmettre et que si cela n'avait été déjà fait, c'est que le temps avait fait son œuvre sur le matériel et que ces objets n'étaient plus en état de servir. Il se promit de parler d'un de ses projets à son grand-père, à l'occasion de cette restauration.

Ils s'installèrent à table, commencèrent à déjeuner et le vieil homme raconta :

« Petit, tu avais vu juste. Ces gens là conservaient dans leur grenier un berceau d'époque à 3 générations d'eux, ce qui fait 5 générations de leur fils et qui fut fait par mon propre grand-père, une de ses premières réalisations. C'est une chose formidable que de pouvoir travailler sur du bois ouvragé par son propre ancêtre. J'ai un peu discuté avec le couple et leur ai exposé ton idée en mettant des réserves importantes

lorsque j'ai vu l'état de ce berceau. Ils savent donc ce que tu vas tenter et ont l'air très heureux de cette idée »

Jean-François reprit :

« Grand-père, si tu veux travailler sur cet ouvrage, je te le laisserai car c'est du travail de ton grand-père à toi et tu pourras sûrement faire beaucoup mieux que moi qui débute »

« Non, petit, cette idée vient de toi et qui plus est, comme je te l'ai dit, ce berceau fut une des premières réalisations de ton ancêtre, il me semble normal que cela devienne une de tes premières restaurations dans ce métier, la boucle se fermera ainsi provisoirement sur cet objet. D'ailleurs il faudra que nous parlions ensemble d'une possible nouvelle direction de notre atelier »

Le jeune homme tiqua. Son ancien venait de parler de restauration et d'une nouvelle direction. Aurait-il lu dans ses pensées ? Aurait-il eu la même idée que lui ? Il tenta donc de savoir

« Que veux-tu dire grand-père ? »

« Et bien, durant le chemin du retour du village, après avoir vu la bercelette, je me suis dit qu'il serait peut-être temps de voir l'état des ouvrages faits dans cet atelier, du temps de mon père et de mon grand-père et que peut-être il serait judicieux de proposer de la restauration de meubles anciens. »

À peine le vieil homme eut-il fini sa phrase que Jean-François éclata de rire. Un rire long et profond qui reflétait en même temps sa joie et son étonnement. Il se calma rapidement et répondit à l'interrogation muette de son grand-père :

« Je ne sais pas si nous avons une communion de pensée ou si tu lis dans la mienne mais c'est un projet dont je voulais te parler. Te proposer de réaliser, en parallèle de la création, une partie de restauration. J'avais juste pensé prendre tout meuble de restauration, pas seulement ceux de nos ancêtres. Tu vois pourquoi mon rire. »

« Oui, petit, je vois. Mais te sens-tu capable de te lancer la dedans ? »

« Oui, grand-père, j'ai fait deux périodes de 6 mois, lors de mon périple, dans des ateliers où ils effectuaient ce genre de travaux et je dois dire que cela m'a énormément plu de pouvoir faire revivre ces vieux objets, entendre de nouveau chanter le chêne, vibrer le hêtre sous mes doigts qui semblait me dire sa joie d'être à nouveau prêt à enchanter l'œil de son propriétaire. Je dois avouer que c'est à ce moment là que j'ai pensé à cela pour la première fois. Ta réaction lorsque j'ai parlé de vieux berceau déjà existant m'a montré que mon idée pouvait être intéressante. »

Ils décidèrent que cela se mettrait donc en place prochainement, une fois le travail en cours terminé et le retard rattrapé.

Ils travaillèrent ensemble durant près de quinze jours, le grand-père créant et montant armoires, lits, tables et vaisseliers, le jeune homme se concentrant essentiellement sur la restauration de ce fameux berceau qui était effectivement en piteux état. Tous les soirs, les deux hommes regardaient ensemble l'avancement de la restauration, Jean-François attendant des conseils judicieux de son grand-père et celui-ci les lui donnant tout en félicitant le jeune homme pour ce travail minutieux qu'il effectuait avec une grande dextérité. Les deux hommes, sans avoir besoin de se parler, voulaient que cet objet soit le plus ressemblant possible à son état d'origine tout en étant d'une grande qualité, solide et robuste puisqu'il allait accueillir un nourrisson prochainement, peut-être même plusieurs sur d'autres générations. Puis un cadeau se devait d'être de grande

qualité. Le travail fut long car le bois à remplacer était important et l'ancêtre avait réalisé des ornements gravés d'une finesse exceptionnelle. Le jeune homme travaillait à la reproduction avec une ardeur et un intérêt qui firent plaisir à son grand-père. Il voyait en lui le jeune homme qu'il avait été à son âge, même passion, même plaisir à caresser ce bois, même sourire lorsque qu'une partie de l'objet rendait sa forme terminée, même entrain. Une sorte de retour vers le passé qui donnait une photo attendrissante d'un jeune homme concentré sur un travail passionnant observé par son mentor qui souriait. Une histoire qui se répétait dans une famille qui avait été durement touchée à l'orée de la vie de ce jeune homme. Le vieil homme se prit même à penser que le destin avait de drôles de façons de faire que de priver un enfant de ses parents pour que celui-ci retrouve le chemin tracé par ses ancêtres. Mais était-ce le destin ou simplement les hasards de la vie. Lui n'avait pas la réponse mais était simplement heureux et fier d'avoir pallié cette catastrophe et d'avoir emmené ce garçon là où il était aujourd'hui.

Le travail des deux hommes avait repris le cours du temps car le grand-père avait refusé toutes les commandes qui se présentaient, annonçant que si les gens pouvaient patienter, il leur ferait savoir quand il pourrait reprendre leurs travaux et indiquant que dans l'immédiat il ne pouvait réaliser ceux-ci.

Sachant qu'une nouvelle voie allait être prise, le jeune homme allant sûrement être occupé par la restauration, il ne pourrait augmenter la capacité de travail et, il ne fallait pas se voiler la face, le grand-père approchait des 70 ans et ne pourrait pas non plus rester indéfiniment à l'atelier; il ne fallait pas donner de mauvaises habitudes aux gens afin qu'ils ne s'habituent pas à être servis trop rapidement.

Lorsque la bercelette fut terminée, les deux hommes la contemplèrent. Elle était vraiment comme dans les souvenirs du grand-père et il en fit grande félicitation à son petit-fils. Il manquait cependant une chose, le coussin et le tissu. Et bon sang !! Mais comment allaient-ils faire ? Le vieil homme ne savait que recoudre les boutons et c'est tout ce qu'il avait appris à Jean-François. Si quelqu'un avait pu les voir au moment où ils pensaient ça, il aurait vu deux visages hébétés, dont les regards passaient successivement du berceau au regard de l'autre. Le grand-père ne fut pas pris au dépourvu trop longtemps. Une image venait de ressurgir dans sa tête !! Le coussin chez la petite, oui, ce coussin était du même tissu que celui qui avait orné le berceau à l'origine. Il ne dévoila pas ceci au jeune homme mais dit :

« Petit, nous nous nettoyons et nous allons à la ville. Il est 11h et nous avons donc la journée pour trouver une solution. Nous prendrons ce qu'il faut pour manger en route »

Ainsi fut fait et ils partirent vers la ville. Ils arrivèrent devant la maison du jeune couple et Jean-François fut tout surpris de reconnaître la jeune femme. La dernière fois qu'il l'avait croisée, c'était au village, chez ses parents. Ils se sourirent et s'embrassèrent, comme du temps du collège. Le vieil homme avait simplement dit que passant par là, il souhaitait que Jean-François puisse saluer la jeune femme. Catherine les fit entrer et leur offrit un café. Ils devisèrent pendant un moment, les deux jeunes gens se remémorant quelques souvenirs. Le jeune homme ne comprenait pas trop ce que son grand-père mijotait et se sentait un peu à l'étroit dans ses souliers, ne voulant pas faire de gaffe. Au bout d'un certain temps, amenant le sujet avec adresse, le grand-père indiqua qu'il souhaitait montrer à son petit-fils l'endroit où il avait fait ses classes

sur un ordinateur. La jeune femme ne se fit pas prier et amena les deux hommes vers le bureau où trônait la machine. Ils regardèrent un petit moment, mais les yeux du vieil homme se baladaient partout. Enfin il la vit, cette chaise avec ce coussin. Sa concentration retomba doucement et il attendit tranquillement la fin de la discussion. Au moment de ressortir de la pièce, il dit :

« Dites-moi petite, ce coussin est bien beau. J'aime beaucoup le tissu. Croyez-vous que l'on puisse en trouver ici ? Où est-ce un don de votre famille ? »

« Oh mais je crois que l'on peut en trouver » répondit Catherine « je l'ai moi-même acheté ici, il y a quelques années, dans une vieille mercerie qui se trouve à deux pas de la maison. J'y étais allée ce jour là avec la mère de mon mari. Je peux vous indiquer où elle est, j'y retourne régulièrement et elle est encore ouverte. »

Et la jeune femme leur indiqua par quelques mouvements et paroles le chemin de la boutique. Jean-François commençait à comprendre la démarche de son grand-père et il avait un sourire intérieur. Il n'avait jamais vu le vieil homme agir de cette manière coquine et détournée et cela lui montrait une nouvelle facette. Le côté rusé n'était pas pour lui déplaire et il savait que si il agissait ainsi ce n'était pas du tout dans un but méchant, bien au contraire. Lorsqu'ils furent en route, le jeune homme dit discrètement à son ancien :

« Bien grand-père, tu as trouvé le tissu, mais je ne me vois pas en train de coudre. »

« Patience petit, patience » et il n'en dit pas plus.

Il arrivèrent devant la mercerie et poussèrent la porte. Une jeune fille se tenait derrière le comptoir. Le vieil homme prononça de sa voix grave et profonde :

« Mademoiselle, nous souhaiterions voir vos vieux tissus s'il vous plaît »

Avant que celle-ci ne puisse répondre, le rideau qui séparait le magasin de l'arrière-salle s'écarta et une vieille dame sortit en disant, un grand sourire aux lèvres :

« Bonjour Jean, ils y a des années que nous n'avons pas eu la joie de nous croiser, mais ta voix reste la même et ne peut s'oublier »

Le vieil homme porta son attention vers la voix et, le regard pétillant, répondit :

« Bonjour Germaine, cela fait une vie effectivement. » Il s'approcha d'elle et ils s'embrassèrent amicalement. Jean-François regarda le vieux couple d'amis dont seuls les regards se racontaient des souvenirs de leur jeune temps.

Il apprit plus tard que son grand-père aurait du épouser Germaine, ainsi en avait décidé leurs parents mais les deux jeunes gens se vouaient une réelle amitié et n'avaient pas du tout l'envie de se marier ensemble, ils avaient donc fait tout ce qu'il fallait pour ça. Ils étaient restés très amis mais la vie et les chemins différents avaient fait qu'ils s'étaient perdus de vue durant toutes ces années.

« Que viens-tu faire au milieu du monde, vieil ours ? » demanda la vieille dame, avec un sourire taquin.

Le grand-père, après avoir présenté son petit-fils à Germaine et lui avoir donné un rapide aperçu de leur vie, prit le parti de raconter à son amie le projet qu'ils développaient et le problème auquel ils étaient confrontés. La vieille dame sourit et répondit :

« Tu as frappé à la bonne porte. Je me souviens très bien de ce tissu. Je le trouvais aussi très beau et mes parents en avaient fait rentrer trois rouleaux, mais finalement peu de gens en avaient pris et il en est resté pas mal dans la cave. Je crois même qu'il doit en rester assez pour réaliser ton projet. »

Germaine envoya sa petite fille chercher le tissu et demanda au vieux Jean qui allait coudre l'ouvrage. Au regard un peu abruti qu'elle perçut, elle eut un grand sourire et dit :

« Ah la la, heureusement que les amis sont là quand on en a besoin. Tu m'as rendu beaucoup de service dans le temps, je crois que c'est mon tour maintenant. Rentre donc chez toi, je viendrai demain avec l'automobile de la petite, c'est notre jour de fermeture. »

Ainsi fut fait. Le lendemain, la vieille dame et sa petite fille se rendirent au chevet de la bercelette nue afin de lui donner la dernière touche qui lui rendrait son aspect initial. La vieille dame avait même pensé à emporter du duvet d'oie pour faire le matelas, comme dans son jeune temps. Les deux hommes laissèrent la maison aux petites mains et se rendirent à l'atelier. Elles se mirent à l'ouvrage et réalisèrent le travail en 3 heures. Lorsque le grand-père et son petit-fils s'en revinrent, ils trouvèrent le berceau terminé. Le travail était impeccable et d'une grande finesse.

Ils déjeunèrent tous ensemble, les deux jeunes gens parlant peu, comme le grand-père mais Germaine anima le repas de sa gouaille, toujours joyeuse, interrogeant tour à tour tout le monde, se contentant de réponses courtes et même évasives. Elle aimait simplement parler.

Après avoir promis de repasser voir son amie de temps en temps, le vieil homme raccompagna les femmes à leur véhicule pendant que Jean-François mettait un peu d'ordre dans la maison. Il regardait en même temps la bercelette et trouvait que l'ouvrage de couture embellissait réellement le travail qu'il avait réalisé. Il se demandait quand même qui avait fait ce travail, lors de la réalisation de ce berceau, à l'origine. Son grand-père lui apporta la réponse, en revenant :

« C'est ma grand-mère, petit, qui a fait ce travail, elle avait les mêmes mains que Germaine, c'est elle qui habillait les meubles lorsque c'était nécessaire »

Les deux hommes décidèrent qu'ils donneraient le berceau aux parents du jeune mari. Il leur sembla que ce serait une bonne chose si ceux-ci offraient eux-mêmes ce cadeau au jeune couple. Ils se rendirent donc au village l'après-midi même et dévoilèrent le fruit de leur travail. Les parents furent abasourdis par celui-ci. Ils avaient devant les yeux le berceau dans lequel madame avait dormi, dans sa prime enfance et dans lequel leur aîné avait passé ses premières nuits. Berceau qui était ensuite parti naviguer dans la famille et qu'il n'avait récupéré qu'à la mort du père, dans un état assez pitoyable qui était celui dans lequel ils avaient confié l'objet au vieil homme. Jean-François et son grand-père avaient dit que si l'ouvrage de bois était de l'œuvre du jeune homme, le tissage avait été celui de Germaine et de sa petite-fille. Il était hors de question à leurs yeux de ne pas citer celles qui avaient si joliment décoré le berceau. Ils avaient aussi répété qu'ils seraient heureux et fier que le petit dernier de la famille puisse dormir dans ce lit.

Ils apprirent plus tard la joie que le jeune couple avait éprouvé lorsque il avait reçu la bercelette familiale. Le jeune homme avait semble-t-il eu des larmes de joie et son épouse avait posé l'enfant dans ce berceau dès son retour de clinique après l'accouchement. Le jeune couple ayant su que le travail avait été réalisé gracieusement par les deux menuisiers, avait écrit une lettre de remerciement très attendrissante et chaleureuse, indiquant le bonheur qu'ils avaient eu à recevoir ce cadeau et la joie qu'ils avaient d'avoir des amis comme eux.

Ainsi la vie reprit son cours, pour les deux hommes. Ils reprirent leurs travaux, reprirent des commandes, mirent en place le service de restauration qu'ils souhaitaient. L'idée était d'ailleurs lumineuse car il y eut finalement beaucoup de clients qui souhaitaient voir leur mobilier être remis en état mais ce qui surprit quand même les deux hommes c'est que beaucoup de personnes souhaitaient des meubles pour leurs enfants ou petits-enfants car ils avaient chez eux du mobilier provenant de l'atelier mais il y eut très peu de restauration sur ces meubles là. La plus grande partie de ce travail venait de meubles en bois massif mais dont l'origine n'était pas connue. Les deux hommes gardèrent cependant certaines habitudes et réservaient leurs week-ends à de grandes escapades dans la nature. Non seulement pour ramener des essences de bois à travailler mais aussi pour pouvoir profiter de cette nature qu'ils aimaient de la même façon.

Rencontre

Monique était vendeuse dans un magasin de meubles en ville et effectuait en même temps la comptabilité de cette entreprise pour son patron. Il faut dire que la comptabilité était son réel métier mais elle n'avait pas trouvé de poste à sa convenance. Orpheline depuis l'âge de ses 18 ans, elle avait dû accepter le premier travail qui s'offrait à elle dans la ville. Elle avait aussi trouvé un petit studio, pas trop loin du magasin, et dont le loyer ne lui prenait qu'un tiers de son salaire. Elle était un peu solitaire et sauvage pour cette cité et préférait passer ses loisirs à se promener dans les alentours, loin de la civilisation, du brouhaha et de la cohue citadine. Ses goûts la portaient vers ces grandes forêts sauvages et silencieuses qui lui apportaient une sorte de paix intérieure dont l'effet apaisant la soutenait durant la semaine de travail qui l'attendait à chaque retour. Elle aimait se sentir au milieu de la nature, écouter le chant des oiseaux, goûter à la douceur de l'herbe sous ses pieds lorsqu'elle traversait les clairières, ses souliers de marche à la main. Ce vendredi là, elle était d'une humeur joyeuse car elle savait qu'elle allait être en congé le soir même. Elle attendait ces vacances depuis presque un an car elle n'avait pas pu en prendre pour des raisons professionnelles et il lui manquait quelque chose. Elle avait bien passé quelques week-ends dans la nature mais elle n'avait pas vraiment pu profiter plus longtemps que deux jours de ces instants de plaisir personnel qu'elle aimait tant.

Le samedi matin, Monique prépara son sac, elle avait décidé de partir passer quelques jours de ses congés en randonnée. Elle aimait cette région faite de forêts et de montagne, et dès qu'elle en avait l'occasion, elle partait la parcourir, découvrant à chaque nouvelle escapade des beautés profondes et naturelles qui la transportaient de joie et de bonheur. Son seul regret, ne pas avoir un compagnon pour partager ces moments privilégiés. Elle décida donc de partir vers la forêt du Cerf. C'était un coin qu'elle n'avait exploré qu'une seule fois et qu'elle avait mis de côté car il y avait tant de choses à découvrir que, lorsqu'elle en était revenue, elle s'était dit qu'il lui faudrait au moins trois à quatre jours pour ressentir tout ce que cet endroit pourrait lui offrir d'émotions. Elle se mit en route vers 9 heures ce matin là. C'était une jeune fille de 21 ans, blonde, au regard volontaire. Elle était jolie et son corps bien proportionné. Mais, pour les gens qui la connaissaient, elle était belle, car elle combinait le fait d'être jolie

à une beauté intérieure qui enchantait et qui ressortait chez elle dans une gamme de sourires qui alliaient les yeux, le nez et les lèvres.

Elle marchait d'un pas décidé, traversant le village alors que les habitants commençaient à peine à se lever. Elle arriva chez Roger vers 8 heures. Son ami lui avait dit qu'il la conduirait à l'orée de la forêt du Cerf afin qu'elle n'ait pas à laisser sa propre voiture à la convoitise de quelques malandrins qui pourraient en profiter. Lorsqu'elle sonna, ce fut Jenny qui vint lui ouvrir. Jenny était la femme de Roger. Les deux filles s'appréciaient car il n'y avait aucune ambiguïté dans les relations entre Monique et leur couple. Ils prirent ensemble un petit déjeuner copieux puis, alors que Jenny préparait le chocolat de leur fils qui allait se lever, Monique et Roger se mirent en route. Après deux heures apparurent enfin à leurs yeux les premiers arbres de la forêt. Roger arrêta la voiture et après avoir fait la bise et donné ses recommandations de prudence à la jeune femme, il s'en retourna vers sa vie. Monique pénétra dans la vaste forêt. Dès ses premiers pas dans cet univers, elle s'émerveilla. Que de beautés. Elle prit un pas allègre et s'enfonça parmi les chênes, les hêtres et les châtaigniers. Les chemins de la forêt étaient peu praticables. Il est vrai que cette dernière était l'un des derniers lieux sauvages de la région. Elle savait qu'une partie de cet endroit était un peu mieux entretenu du fait de la présence d'une habitation, vers le nord mais avait entendu dire que cette partie restait quand même un grand mystère car ses habitants étaient considérés comme des sauvages et des marginaux. Enfin, elle n'en avait cure car ce n'était pas sa route et elle n'avait aucune envie d'aller vers leur maison.

Le premier soir, elle trouva une petite clairière où coulait doucement une petite source, au détour d'un sentier sinueux. Elle avait commencé à emprunter les petits chemins escarpés qui montaient vers la cime de ces petites montagnes. Elle installa son campement, prit son repas et s'allongea dans un duvet chaud. Elle s'endormit très vite car elle était fatiguée. Une bonne fatigue, car elle avait bien marché durant la journée.

Le lendemain, après avoir fait une petite toilette avec l'eau glacée de la source, elle se remit en marche. Entendant ça et là des bruits d'animaux qu'elle ne voyait jamais, mais son imagination palliait largement à cette absence de formes. Elle était heureuse comme une gamine. Ses longues marches, sans comptes à rendre, la mettaient toujours dans une joie sans égale. Elle ne regrettait qu'une chose, l'absence de ce compagnon partageant les mêmes joies et les mêmes plaisirs qu'elle. Mais cela viendrait un jour.....

Ce fut vers 18 heures, ce soir là, que la catastrophe se produisit. Monique était en train de gravir un sentier assez abrupt lorsque son pied dérapa. Elle ne trouva rien pour se retenir et fit une chute de trois mètres en contrebas, s'enfonça dans un buisson touffu et toucha le sol, ressentant une violente douleur à la cheville. Elle essaya de se relever mais retomba immédiatement. Sa cheville était cassée ! Elle le sut de suite. Impossible de poser le pied par terre. La douleur très violente lui arracha des larmes. Une sourde angoisse s'insinua en elle. Elle ne voyait même pas le ciel tant la végétation qui la recouvrait était dense. Crier !! Oui c'était peut être la solution ! Mais qui l'entendrait ? Elle eut alors un éclair de lucidité. Son téléphone portable ! Elle attrapa son sac à dos, et malgré la douleur qui lui déchirait la jambe, elle essaya de se calmer et prit son téléphone. En regardant l'écran de l'appareil, elle poussa un cri de rage !!! Elle n'avait pas de réseau !! Quelle poisse. La peur l'envahit. La douleur s'intensifiait et elle ne pouvait pas bouger. Elle se mit à pleurer et à crier au secours en même temps mais le

pessimisme s'insinua en elle car au fond d'elle-même elle savait que très peu de gens empruntaient ces sentiers. Au bout d'une heure, elle perdit connaissance et sombra dans le néant.

Monique ouvrit un œil. Elle vit la cime des arbres et la lumière du jour. En un instant, elle se remémora ce qui était arrivé la veille. Cependant, elle ne ressentit qu'une douleur lancinante mais pas trop forte dans sa cheville. Elle pencha la tête vers ses pieds mais ne vit qu'une couverture qui recouvrait son corps. Elle se rendit compte qu'elle était allongée sur une sorte de civière artisanale faite de deux grosses branches reliées entre elles par une sorte de toile. Alors qu'elle en était à s'interroger, une voie profonde arriva à ses oreilles :

« Bonjour mademoiselle, n'ayez pas peur, vous avait fait une mauvaise chute et nous vous avons trouvée sans connaissance. »

Monique sursauta et pourtant, elle n'avait pas vraiment peur. Cette voix sourde avait des accents rassurant sans qu'elle la connaisse. Elle leva les yeux et vit le visage buriné d'un homme âgé. « Ce visage » se dit-elle sans réfléchir « correspond à la voix » et en effet elle trouva l'homme réconfortant, sans aucune raison. Une autre voix s'éleva, proche de l'intonation de la première :

« Bonjour, comment vous sentez-vous ? »

Elle tourna les yeux vers l'endroit d'où provenait la question et vit un autre homme, plus jeune mais dont le visage volontaire, et le regard franc, l'impressionnèrent.

« Je crois que je vais bien, mais j'ai mal à la jambe, à la cheville, je ne peux pas poser le pied par terre »

« Oui, vous avez la cheville fracturée, ce n'est pas très beau mais cela devrait pouvoir se guérir » puis, sans transition, cette voix reprit, sur un ton un peu plus courroucé :

« Mais que diable faisiez-vous seule dans cette forêt, loin de tout ? »

Monique voulut répondre mais la voix de l'homme âgé s'éleva, calme et pondérée :

« Jean-François, il n'est pas temps de poser des questions, cette demoiselle n'est sûrement pas en état de te répondre calmement et l'urgence est de la ramener à la civilisation »

Bien que la réponse ait été prononcée très calmement, Monique se rendit subitement compte qu'elle ne souffrait aucune contradiction et l'homme plus jeune n'insista pas. Il se remit à l'avant de la civière et l'homme âgé prit l'arrière. Ils soulevèrent ensemble et se remirent à marcher sur le sentier sinueux, d'un pas sûr et rapide. Le vieux Jean avait été pourtant surpris, bien que n'en montrant rien, par la réaction de son petit-fils. C'était bien la première fois qu'il avait senti une sorte de colère anxieuse chez ce dernier. Il se mit à réfléchir à cette réaction.

Monique avait le visage de l'homme âgé en face d'elle. Celui-ci semblait avoir allègrement ses 70 printemps mais semblait être taillé dans le bois d'un vieux chêne, solide, dur et sans faille. Chaque fois qu'il posait son regard sur elle, un sourire franc étirait ses lèvres. Monique n'osait pas poser de questions. Elle se prit à avoir une réflexion qu'elle trouva idiote immédiatement après. Pourquoi moi qui suis jeune je fais travailler un homme âgé ? Quelle bêtise !!! Mais que pouvait-on avoir comme idée dans ces conditions. La voix du vieil homme retentit soudain, doucement :

« Nous en avons encore pour environ deux heures de marche, mon petit-fils vous a administré un calmant pour la douleur, vous devriez essayer de dormir un peu. Dès l'arrivée à l'orée, nous appellerons les secours. »

Monique ferma les yeux, obéissant à cette voix sensée. Lorsqu'elle sortit de sa torpeur, elle se trouvait devant une vieille maison en bois, belle et semblant solide, avec une patine qui semblait lui donner l'aspect d'une vieille dame souriante, qui aurait connu plusieurs vies et qui aurait accepté les malheurs et les bonheurs, les naissances et les morts et qui aurait enrichi ses planches de toute la sagesse de l'acceptation et de la fatalité sans pour autant devenir vermoulue. On sentait un havre de paix et de sagesse. Monique ne pu s'empêcher de penser que cette maison appartenait au vieil homme, elle lui ressemblait.

La civière fut amenée à l'intérieur et posée sur la grande table en bois. Jean-François dit, s'adressant à la jeune femme :

« Nous avons appelé les pompiers, ils vont venir vous prendre en charge rapidement, mon grand-père est parti à leur rencontre »

Elle vit des yeux pétillants et un sourire qui lui apparut comme jumeau de celui du vieil homme. Elle n'osa cependant pas lui dire autre chose que merci. Cet homme l'impressionnait, mais elle ne pouvait s'empêcher de le regarder vaquer à ses occupations. Il était assez grand et semblait taillé dans le même arbre que son grand-père. Elle revit le moment où ce jeune homme l'avait grondée, dans la forêt. Il avait eu, à ce moment, un visage ferme qui avait reflété de la colère et de l'inquiétude. Un visage qui lui rappelait celui de son propre père, lorsqu'elle faisait des bêtises qui auraient pu avoir des conséquences graves. Oui, elle avait cru lire une sorte de peur. Cependant, lorsqu'il venait de lui sourire, elle avait vu un visage magnifique, bienveillant d'où émanait une sorte de lumière et d'où sortait une chaleur humaine qu'elle avait rarement croisée dans cette ville où elle vivait.

L'arrivée du grand-père, accompagné des pompiers, mit un terme à sa réflexion. Le vieil homme s'approcha d'elle et tout en lui demandant comment elle se sentait, lui dit :

« Ces jeunes gens vont vous prendre en charge. Ils vont tout faire pour que ce petit accident ne devienne finalement qu'un souvenir. Cependant, mademoiselle, rappelez-vous qu'il ne faut jamais s'aventurer seule en forêt »

Cette dernière phrase avait été dite un peu plus sèchement mais avait été atténuée par le sourire qui l'accompagnait. Le grand-père reprit :

« Si vous n'avez personne et si vous souhaitez continuer à vous promener, venez donc nous voir. Ceci nous permettra d'avoir de vos nouvelles et, ma foi, si c'est un moment où nous sortons, nous pourrions veiller sur vous »

La jeune femme ne sut que dire, sinon encore un merci, mais Jean-François eut un petit sursaut. Comment son grand-père pouvait proposer comme cela, à une inconnue, de revenir les voir. Il se dit que, finalement, ce dernier devait avoir une intuition positive sur cette jeune femme et que lui-même ne serait pas fâché de la revoir. Il faut dire qu'elle avait un joli minois et que, malgré la souffrance qu'elle avait ressentie, émanait de son visage une sorte de « je ne sais quoi » qui attirait le regard. Il sortait à peine de ses pensées qu'il vit les yeux de son grand-père posés sur lui. Il lui sourit sans se poser de question mais le vieil homme se dit en lui-même qu'il ne s'était peut-être pas trompé. Ce n'était pas dans ses habitudes de dire aux gens de revenir les voir, mais il avait senti, au fond de lui-même, que cette femme était là pour jouer un rôle dans leur vie. Lequel il ne le savait pas encore, mais il commençait à l'entrevoir. « Comme quoi, les réactions instinctives ... » pensa t-il.

La vie reprit son cours, au rythme des deux gaillards qui prenaient de plus en plus de plaisir et de joie à travailler l'un avec l'autre. Ils échangeaient rarement durant le travail, si ce n'est quelques petits conseils qui glissaient aux moments opportuns, mais ils parlaient toujours longuement aux moments des repas, lors des veillées sur la terrasse ou devant la cheminée et durant leurs longues sorties. Ils vivaient une vie que Jean-François n'aurait laissée à personne d'autre.

De temps en temps, le jeune homme parlait de cette demoiselle qu'ils avaient secourue, mais le sujet semblait ne pas passionner le grand-père, aussi n'insista-t-il donc jamais. Pourtant, cette jeune fille restait présente à son esprit. Ce qu'il ne devinait pas, c'est qu'elle était aussi très présente dans la tête du vieil homme, mais ce dernier ne voulait pas en parler car il ne savait pas si ils la reverraient un jour et ne voulait donc pas entretenir une sorte de braise dans l'esprit du jeune homme. Il pensait quand même qu'il ne pouvait pas s'être trompé sur cette femme. Aussi le mieux était d'attendre. Cela ne faisait que deux mois, et la blessure de Monique nécessitait sûrement un temps de guérison plus long.

Pendant ces 3 mois, Monique n'avait pu éloigner ses pensées de ces deux hommes qu'elle n'avait pourtant vus qu'un bref moment. Elle ne savait pas pourquoi mais elle sentait en eux tant de richesse, tant de sentiments et de force qu'elle semblait attirée vers eux comme une abeille vers le nectar d'une fleur. Elle devait les revoir pour les remercier, c'était ses pensées des premiers temps, mais non, elle voulait les revoir et le souhaitait avec force et puis, le vieil homme ne lui avait-il pas dit qu'elle devait leur donner des nouvelles de sa santé. Le temps passant, elle avait même transformé ses souvenirs amenant cette sollicitude du grand-père comme si cela avait été un ordre. Oui, il ne lui avait pas donné le choix, il fallait qu'elle donne de ses nouvelles. Elle se rendait bien compte qu'elle se mentait mais désormais elle le faisait consciemment, car cette envie devenait plus forte qu'elle et elle n'avait pas du tout envie de lutter contre celle-ci. Ce qu'elle voyait surtout, le plus souvent, c'est le visage du jeune homme. Ce visage courroucé qui l'avait accueillie puis ce visage souriant, plein de force et plein de vie, ces yeux pétillants où elle avait cru voir en même temps une sorte de sagesse et de la malice. Un regard plein de vie. Elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle éprouvait un sentiment que jamais encore son cœur, son corps et son esprit n'avaient rencontré. Une espèce de maelstrom qui donnait une sorte de tournis tantôt joyeux et plein d'espoirs, tantôt précurseur d'un moment de mélancolie. Elle pensait à l'amour, au coup de foudre mais ne savait pas trop car bien qu'ayant fréquenté quelques hommes dont l'un avait failli lui passer la bague au doigt, aucun d'eux n'avait jamais éveillé en elle autant de sensations. Elle irait donc, dès qu'elle le pourrait, revoir ces gens dont elle ne savait rien, ni le nom, ni le prénom, mais elle ne pouvait lutter.

C'est lors de la reprise de son travail, en milieu de semaine, qu'elle se rendit à la caserne de pompiers dont l'ambulance l'avait prise en charge afin de demander comment elle pourrait se rendre chez ses sauveurs afin de les remercier. Les soldats du feu ne firent aucune difficulté à lui donner le renseignement. Ils avaient souvenir de cette aventure et tous avaient apprécié la gentillesse de Monique lors de son transfert.

Un samedi matin, alors que les deux hommes étaient en train de prendre leur petit déjeuner, un bruit de moteur leur parvint. Ils n'attendaient personne ce jour-là. Jean-François se leva afin d'aller voir qui pouvait venir leur rendre visite. Quelle ne fut pas

sa surprise de voir Monique, encore boitillante, sortir du véhicule. Il annonça à son grand père la visite et sortit accueillir la jeune femme. Son visage souriant lui fit passer un frisson dans tout le corps bien qu'il ne montra qu'une surprise polie en lui tendant la main. Il fit entrer la jeune femme qui salua le vieil homme avec le même sourire.

La jeune femme, d'une voix un peu tremblante dit :

« Voilà, comme vous me l'aviez demandé, je viens vous donner de mes nouvelles. Mais je ne voudrais pas vous ennuyer, si ma visite n'est pas opportune, je m'en retourne »

Mais ses yeux semblaient implorer les deux hommes et leur dirent « Ne me renvoyez pas, gardez-moi un moment. »

Le vieil homme avait perçu cette sorte de détresse mais avant qu'il n'ait pu dire un mot, la voix de Jean-François se fit entendre :

« Mademoiselle, si mon grand-père est d'accord, je ne vois aucun inconvénient à ce que vous restiez un moment ici. Au fait je m'appelle Jean-François et voici mon grand-père. »

Le vieillard se mit à rire doucement en regardant son petit fils. Ce dernier ne semblait pas s'en rendre compte mais son regard contenait la même supplique que celui de Monique et tous deux étaient posés sur lui. Il reprit, donnant un aspect sévère à sa voix que démentait son regard malicieux :

« Mademoiselle, je veux bien que vous restiez un peu près de nous afin de nous donner de vos nouvelles, mais j'y mets une condition, que vous vous présentiez ! »

Le visage de la jeune femme, un court moment anxieux, dévoila soudain un sourire, qui fit de nouveau frémir Jean-François, et elle répondit :

« Je me nomme Monique ... »

« Ceci suffira pour l'instant Monique » reprit le vieil homme, avant que la jeune femme ait pu donner son nom de famille.

« La simplicité est de mise chez nous et le prénom suffira. Je me prénomme moi-même Jean » et il invita Monique à s'asseoir. Jean-François lui offrit un café, qu'elle accepta avec plaisir et prit aussi une belle et grande tartine de pain, couverte d'un miel délicieusement sucré.

Les quelques instants qu'ils passèrent à parler furent un enchantement pour les deux jeunes, les sourires et les dialogues qu'ils échangeaient étaient emprunts de joie et de gentillesse. Et lorsque Jean-François redemanda pourquoi la jeune femme s'était aventurée seule, dans la forêt, mais d'une voix plus calme et agréable, cette dernière lui répondit qu'elle ne connaissait personne qui partagea son goût pour cette passion. Le jeune homme lui répondit que désormais, si elle le souhaitait, elle pourrait venir avec eux, ce qui serait bien plus prudent, et si bien sûr son grand père était d'accord.

Jean-François ne se reconnaissait plus. Il se rendait compte qu'il décidait de certaines choses et ne pensait à son ancien qu'après s'être exprimé. Alors il tournait son regard vers ce dernier, plein d'excuses, mais à chaque fois, il voyait un sourire sur le visage bienveillant de son grand-père.

Monique était aux anges, elle ne voyait pas le temps passer et lorsque le vieil homme commença à dresser la table avec 3 couverts, elle s'aperçut qu'il était déjà treize heures. La voix du grand-père résonna :

« Vous resterez bien manger avec nous ? » mais cette phrase, bien qu'ayant une intonation interrogative ne lui laissait pas trop le droit de dire non. Cependant, la jeune femme reprit, avec un air confus :

« Oh pardonnez-moi !! Je ne me suis pas rendue compte de l'heure. Je ne voudrais pas vous déranger, vous avez déjà été si gentils ... »

Mais son regard semblait dire qu'elle resterait bien et pour longtemps. Ce qui fit sourire le vieux Jean. Il lui répondit qu'elle n'avait pas à être confuse et que si elle-même n'avait rien d'autre à faire, elle serait bien inspirée de respecter le fait qu'il ait mis trois couverts. Monique se mit à rire et répondit malicieuse :

« Puisque je suis obligée, j'accepte avec grand plaisir. »

Jean-François sentit une boule de joie à l'idée que la jeune femme reste encore. Il ne savait pas trop ce qui se passait en lui mais il éprouvait un grand plaisir à sa compagnie et à converser avec elle. C'était bien la première personne, en dehors de son grand-père, avec qui il éprouvait cette sensation dans la conversation.

Ils déjeunèrent tranquillement, papotant gentiment de tout et de rien, le vieil homme retrouvant une partie de son ancien mutisme pour laisser les deux jeunes gens parler ensemble, ne répondant que lorsqu'une question lui était posée ou s'immiscant de temps en temps en glissant une question qui, bien qu'elle sembla toujours anodine, lui permettait de cerner un peu mieux Monique. Il la jugea finalement bien adulte pour son jeune âge. Elle était posée avec juste ce qu'il faut de brin de folie, pleine de gentillesse et d'humour, se libérant sur un grand nombre de sujets et savait aussi répondre de manière évasive lorsqu'elle le souhaitait afin de ne pas trop livrer d'elle-même. Elle avait le regard franc et direct, chose qu'appréciait le vieil homme car son expérience lui avait appris que ces regards étaient ceux de personnes sincères qui ne maniaient pas l'hypocrisie.

Après le déjeuner, la jeune femme mit la main à la pâte pour aider les deux hommes à ranger. Elle avait trouvé cela très naturel et elle n'aimait pas non plus rester assise à regarder les autres travailler. Même lors de repas chez des connaissances, elle se levait pour aider la maîtresse de maison. Lorsque Jean-François avait fait mine de vouloir lui faire remarquer qu'ils n'avaient pas besoin de son aide, le seul regard de son grand-père l'en avait empêché. Il se promit de lui demander pourquoi plus tard. Cette petite question allait le tarabuster pendant un moment sinon. Cependant, il ne le put de suite car le vieil homme lui demanda d'accompagner la jeune femme faire un peu le tour de la propriété car lui-même se sentait un peu fatigué et souhaitait se reposer. Jean-François eut un moment d'inquiétude car jamais son grand-père ne s'était senti fourbu à ce moment de la journée ! Il n'avait d'ailleurs aucun souvenir d'avoir vu son grand-père fatigué ! Et bien que l'envie d'exécuter cette sortie avec Monique lui plaise énormément, l'amour qu'il portait au vieil homme surpassait tout. Le vieux Jean le rassura, en lui disant simplement qu'il avait une petite envie de sieste et que les jeunes n'étaient pas obligés de la faire, avec un grand sourire au milieu d'un visage sûr, ce qui effectivement rasséra le jeune homme.

S'il avait pu lire dans les pensées du vieil homme, il aurait compris pourquoi ce dernier souhaitait rester seul un moment. Les deux jeunes sortis, le grand père s'assis sur un fauteuil et se concentra sur ses pensées. Il avait noté la réaction des deux « petits ». Le plaisir qu'ils avaient d'être ensemble, la joie de la jeune femme, ses yeux pétillants de plaisir. Les réactions de son petit-fils, cette façon qu'il avait eue de

vouloir jouer au jeune coq, sans méchanceté, mais avec ce naturel de tout mammifère voulant parader, ce qui était tout à fait normal aux yeux du vieil homme. Il était en train de se rendre compte que sa première sensation était la bonne. Les deux jeunes gens semblaient se prendre d'amour l'un pour l'autre et ce n'était pas pour déplaire au vieillard. Il était temps que son petit-fils commença à fréquenter. Il se dit qu'il allait falloir encore approfondir sa connaissance de cette demoiselle afin de voir si sa profondeur était à l'image de ce qu'elle avait pu lui montrer et lui apprendre jusqu'à maintenant.

Pendant ce temps, Monique et Jean-François faisaient le tour de la propriété. Ils marchaient ensemble, tranquillement, car la jeune femme était encore minée par sa cheville et ne pouvait donc pas assurer un pas de randonnée. Le jeune homme lui montra les bois attenants à la maison, lui raconta les plaisirs de ces endroits, lui montrant çà et là quelques curiosités cachées. Monique écoutait ses explications, avec dans le regard de l'admiration pour ce jeune homme, et de l'envie aussi, envie de cette vie qui semblait le passionner et qui était en contact direct avec cette nature qu'elle aimait tant. Elle était aussi attirée par ce côté sauvageon de son compagnon, il avait le visage de son grand-père, taillé dans du bois brut, « moins marqué bien sûr car il est plus jeune » pensa t-elle, trouvant aussitôt cette pensée idiote car tellement logique. Mais elle lui amena un petit sourire au coin du cœur. Il avait aussi ce côté rassurant, il semblait à la jeune femme qu'elle avait près d'elle un roc que rien ne pouvait abattre. Il faut bien dire que Jean-François était bel homme du haut de son mètre quatre-vingt-dix, et bâti comme une des armoires qu'il construisait de ses mains. Effectivement, il y avait de quoi le penser.

Le jeune homme lui fit visiter aussi l'atelier et lui parla avec toute la passion qui l'animait de ce métier qui coulait dans son sang. La jeune femme lui fit aussi remarquer qu'elle était dans un magasin de meubles mais que jamais elle n'avait vu d'aussi bel ouvrage que ceux qui étaient ici, prêts à partir. Remarque qui fit passer un frisson de plaisir dans le corps de Jean-François, plaisir de voir que son travail était beau mais plaisir surtout de voir qu'il s'embellissait aussi devant le regard de la jeune femme et devant son toucher, car elle s'était mise à caresser le bois, à le sentir. On voyait qu'elle prenait plaisir à admirer ces objets qui bien qu'inanimés, semblaient posséder une âme, celle de la forêt mêlée d'importance d'avoir été ouvrés par des mains amoureuses de leur beauté.

Lorsqu'ils sortirent de l'atelier, ils virent le vieil homme se diriger vers eux. Ce dernier s'inquiéta de l'état de fatigue de Monique qui était encore convalescente. Le jeune homme s'en voulut presque de ne pas y avoir pensé mais la jeune femme répondit aussitôt :

« Oh, merci mais ça va, je ne me sens pas du tout fatiguée, bien au contraire, j'ai eu la joie de partager des moments tellement splendides avec Jean-François que l'idée même d'être fatiguée ne m'est pas apparue » et elle accompagna cette réponse d'un large sourire qui alla du vieil homme au jeune.

Elle se sentait bien ici mais elle savait aussi qu'elle avait bien abusé de l'hospitalité des deux hommes et prit l'initiative de prendre congé. Une sorte de pincement envahit le cœur de Jean-François. Il ne comprenait toujours pas ce qui se passait en lui, mais sa réaction, bien que cachée, n'échappa pas au grand-père. Un sourire indulgent s'installa sur ses lèvres.

Il salua la jeune femme, ne voulant pas la retenir plus avant car il sentait que son petit-fils avait besoin de se ressaisir et qu'ils allaient devoir parler ensemble. Il salua donc la jeune femme après lui avoir fait promettre de revenir, quand elle le voudrait et de ne surtout pas se sentir gênée. Et que, dès que son état lui permettrait de reprendre les longues randonnées, elle ferait part de ses désirs aux deux hommes et que ces derniers se feraient fort de lui faire plaisir. Jamais promesse ne fit autant plaisir ni ne donna autant de joie à une personne que celle que fit Monique au vieux Jean. Et elle se promit à elle-même de la tenir. Elle avait été trop heureuse cette journée pour ne pas la renouveler.

Elle quitta donc cette maison, un peu triste, pour retourner vers la ville et sa vie, qu'elle trouva soudain bien fade, mais munie du téléphone des deux hommes.

SENTIMENT

Lorsque les deux hommes rejoignirent la maison, ils s'installèrent chacun dans un fauteuil. Le jeune homme avait un visage un peu triste et le vieil homme regarda attentivement son petit fils. Il lui dit :

« Petit, je crois que tu ressens des choses inconnues en toi. »

Le jeune homme releva la tête, il comprenait que la phrase était plus une évidence qu'une interrogation et il sourit à son grand-père. Ce diable d'homme avait vraiment la faculté de lire en lui.

Répondant à l'interrogation muette de Jean-François, le grand-père se lança alors dans un long monologue qui retraçait leur rencontre avec la jeune femme, depuis sa récupération dans les bois jusqu'à son départ récent. Il parsema ce discours des différents petits détails qu'il avait notés, puis commença à disserter sur les sentiments, amenant tout doucement ses propos vers ce qu'il pensait que ressentait son jeune petit. Il n'en mit pas moins dans ses propos la prudence qu'il convenait d'apporter à cet état de fait et de ce que lui pensait de ce qui devait être fait pour s'assurer de ce sentiment, tant dans le cœur de Jean-François dans ce qu'il ressentait pour la jeune femme, que de chercher à savoir réellement si celle-ci ressentait la même chose. Le jeune homme écoutait son ancien avec toute l'attention et la concentration dont il avait toujours fait montre lors des cours, avec aussi un regard nouveau car il se rendait compte que cet homme, sauvage, solitaire et bourru avait semble t-il connu aussi de tels sentiments et voulait apporter à son petit-fils l'expérience qu'il en avait retirée.

« Mais toi grand-père, que penses-tu de Monique ? » demanda le jeune homme lorsque le vieil homme se fut tu.

« Petit, je ne pense rien encore, je ne la connais pas encore assez pour te donner un avis » répondit le grand-père, qui se refusait à donner une première impression au jeune garçon.

Il savait que ce dernier devait faire lui-même son choix et ne voulait pas influencer sur ce choix. Il donnerait sûrement son avis après, mais il ne souhaitait pas que son petit-fils fasse son choix en fonction de lui, vieil homme taciturne. Il savait que ce serait la vie du jeune homme et non la sienne qui serait engagée. Par contre il apporterait une réponse franche et honnête à chaque question qui lui serait posée, tant qu'il ne serait pas partie prenante.

Le jeune garçon ne put s'empêcher d'en poser beaucoup, comme un enfant en pleine période de « pourquoi ». Son côté adulte le força à bien réfléchir aux questions qu'il

posait et le vieil homme répondit aussi impartialement qu'il le put, en fonction de sa connaissance de la nature des hommes, afin de satisfaire la curiosité toute neuve de son petit-fils.

Leurs échanges durèrent un long moment et la nuit était bien avancée lorsqu'ils partirent se coucher, non sans que le vieil homme ait dit :

« Petit, tu as ta vie devant toi, tu as du temps, tu as tout le temps, prends donc ton mal en patience, retourne à tes préoccupations du moment, espère que les promesses faites soient tenues et ne te focalise pas sur cet état de fait. Ce que la vie te promet, elle te le donnera, un jour ou l'autre, quand le moment sera venu. » Il avait donné à cette dernière phrase un ton solennel mais apaisant et cela fit l'effet d'un baume à l'âme du jeune homme qui s'en alla dans sa chambre et s'endormit presque aussitôt d'un sommeil profond et réparateur, peuplé sûrement de rêves merveilleux. Le vieil homme mit un peu plus de temps pour trouver le sommeil, espérant de tout cœur que ce qu'il souhaitait pour son petit-fils et ce pourquoi il l'avait aussi élevé, en dehors de l'amour du bois, pourrait peut-être être le visage délicat de la jeune femme. Il s'abandonna enfin au sommeil, l'espoir chevillé au cœur.

Ce qu'aucun des hommes ne sut, ce fut que Monique elle, ne trouva pas le sommeil cette nuit là. Elle n'avait pas la chance d'avoir auprès d'elle un être sage qui savait panser les plaies de l'âme et du cœur.

Les jours qui suivirent s'égrenèrent comme avant, donnant leurs lots de travail aux deux menuisiers, ils avaient repris leur train-train et, bien que la conversation dévie de temps en temps sur leur nouvelle amie, le plaisir que Jean-François avait en compagnie de son grand-père l'empêchait d'y penser trop souvent. Il gardait cependant une pensée pour cette belle demoiselle, quelque part en lui. Le vieil homme, en renard rusé, posait de temps en temps une question anodine sur celle-ci, voulant savoir quel était le ressenti de l'absence dans le cœur du jeune garçon. Ce dernier répondait toujours franchement et directement, indiquant qu'à certains moments, il aurait souhaité sa présence, pouvoir contempler son visage, et mille et une petites choses, toujours agréables, qu'il ressentait en pensant à elle.

Le vendredi suivant, au soir, le téléphone portable du vieil homme sonna, alors que son petit-fils finissait une restauration dans l'atelier. Lorsqu'il décrocha, il ne fut pas totalement surpris d'entendre un « Bonsoir Monsieur Jean, c'est Monique. »

Il sourit et la conversation dura peu, avec un simplement « bien entendu que vous pouvez venir, nous vous attendons pour demain matin, et prenez ce qu'il faut pour une nuit » raccrochant avant que la jeune femme ne puisse émettre la moindre objection.

Le vieil homme n'avait rien dit à Jean-François en ce qui concernait la venue de Monique. Il s'était même débrouillé pour que ce dernier aille faire quelques courses à la ville. Il souhaitait rester seul un moment avec la jeune femme afin d'en savoir un peu plus sur elle.

Lorsqu'elle arriva, le jeune homme était déjà parti depuis une bonne heure. Elle fut donc accueillie par le vieux Jean qui la fit entrer. Il prit le sac de Monique et alla le déposer dans une chambre d'ami. Il revint et ils s'installèrent autour de la table. La jeune femme cherchait quelque chose du regard, discrètement, comme si il manquait une chose dans cette pièce. Le vieil homme s'en rendit compte et sourit compréhensif.

« Jean-François est absent pour la matinée, il sera de retour pour le déjeuner. »

Monique sourit.

Ils se lancèrent dans une discussion à bâtons rompus. Il serait plus juste de dire que le vieil homme soumit la jeune femme à un interrogatoire en règle, mais de telle manière que Monique ne s'en rendit pas vraiment compte. Elle lui raconta une bonne partie de sa vie actuelle. Elle se sentait en confiance auprès de cet homme, sans trop savoir pourquoi, mais elle finit par lui dévoiler une partie de sa vie qu'elle avait souhaité taire. Sans vraiment comprendre ce qui se passait, elle racontait. Le vieil homme écoutait, sans se prononcer, et analysait en même temps. Son opinion sur la jeune femme se confirmait et de nouvelles perspectives s'ouvrirent dans son esprit. Il finit par se dire que les deux jeunes gens devaient être faits pour se rencontrer et peut être faire un bout de chemin ensemble, court ou long, ça, seule la vie le dirait mais ils avaient sûrement une route à suivre en commun. Mais de ceci il ne dit rien et ne laissa rien paraître.

Lorsque Jean-François revint, en fin de matinée, et que de loin il vit le véhicule de Monique devant la maison, son cœur s'emballa et il lui fallut toute la maîtrise dont il était capable pour retenir son pied qui voulait s'enfoncer à fond sur l'accélérateur de la voiture pour couvrir les derniers mètres qu'il lui restait à parcourir.

« Elle est là » se dit-il « elle a tenu sa promesse de revenir !!! » puis un blanc et de nouveau « Mais !! Elle aurait pu prévenir... » et à peine eut-il fini de penser ça qu'un éclair de lucidité apparut dans son esprit

« Elle a prévenu ! Sinon pourquoi grand-père m'aurait envoyé faire de telles courses » et il se mit à rire tout en pestant de plaisir

« Ah, canaille de vieillard !! Tu le savais et tu n'en as rien dit !! » Et il ria encore plus fort, persuadé que son grand-père avait voulu lui faire la surprise. Ce qui n'était pas tout à fait faux, mais avec cette idée du vieil homme de vouloir parler à la jeune femme seul à seul.

Il rentra avec les courses et salua la jeune femme avec un grand sourire et des éclats de feux d'artifices dans les yeux. Cette dernière lui lança un sourire d'une telle profondeur qu'il en fut touché. Non seulement lui mais le grand-père en fut ému, lorsqu'il en intercepta l'intensité et la joie qu'il vit aussi briller dans le regard de Monique lui indiqua qu'elle avait lancé ce sourire avec un tel naturel que l'on ne pouvait mettre en doute sa sincérité.

Le week-end qu'ils passèrent ensemble fut un réel tableau idyllique. Le vieil homme s'arrangea pour leur laisser de longs moments d'intimité et les jeunes gens en profitèrent mais trouvaient toujours le juste moment pour le ramener vers eux. On aurait dit un scénario écrit pour le bonheur de trois personnes. Le temps passa si vite que le dimanche soir arriva sans que personne ne s'en aperçoive réellement. Un léger déchirement prit le cœur des deux jeunes gens et Monique en eut presque les larmes aux yeux. Elles étaient sur le point de sortir lorsqu'une phrase du vieil homme résonna :

« Petite, nous t'attendons le week-end prochain, si tu le souhaites » et les larmes s'évanouirent avant même d'avoir effleuré ses yeux. Oh oui, elle le voulait !! Et ce terme, petite, elle le prit avec une joie très forte. C'était aussi par ce terme, au masculin, que le vieil homme parlait à son petit-fils, c'était donc forcément un terme affectueux pensa-t-elle au fond d'elle-même. Elle répondit que si les deux hommes étaient d'accord ce serait pour elle le plus grand des plaisirs que de revenir. Le sourire

qui éclaira les lèvres du petit-fils et du grand-père, en même temps, fut la plus simple et la plus sincère des réponses et il fut donc convenu que la jeune femme reviendrait. Monique partit le cœur léger, la semaine allait être longue mais elle savait maintenant qu'elle avait un but, revenir en fin de semaine dans ce lieu qui ne lui apportait que du bonheur. Cette nuit là, elle s'endormit vite, le sommeil profond et des plaisirs plein la tête.

Les trois mois qui suivirent virent la jeune femme revenir tous les week-ends dans la maison de la forêt. Son état s'améliorant, elle put partir avec ses deux chaperons pour des promenades plus longues, le grand père partant souvent devant, laissant les deux jeunes gens marcher côte à côte et discutant l'un avec l'autre avec apparemment un grand plaisir. Les deux jeunes gens apprirent beaucoup sur eux-mêmes et semblaient avoir de plus en plus de complicité, ce qui, on s'en doute, mettait du baume au cœur du vieil homme. Celui-ci arrivait même, de temps en temps, à se sentir de trop alors que Monique et Jean-François ne le souhaitaient pas. Ce vieillard majestueux était pour eux deux comme leur bienfaiteur, une lueur dans l'obscurité qui les avait enveloppés et qui commençait à leur montrer un rayon de soleil. Le jeune homme aimait son grand-père de tout son être et la jeune femme commençait à voir l'ancien comme sa référence, un point important de sa vie.

Un vendredi, alors que la jeune femme venait d'arriver, le grand-père annonça aux jeunes gens qu'il ne serait pas des leurs ce week-end, son amie Germaine l'avait invité, disait-il, pour parler ensemble du temps passé et le vieux Jean pensait qu'il était temps pour lui de devenir un peu plus sociable. Monique et Jean-François furent surpris et tristes. Il ne leur vint pas à l'idée de retenir le vieil homme qui avait sa liberté mais il leur sembla à tous deux qu'il y allait y avoir un grand vide pendant ces deux jours. Ils ne pensèrent même pas que ce diable de grand-père s'était débrouillé pour se faire inviter, à son initiative car il avait estimé qu'il était grand temps qu'il laisse un peu d'intimité à ses petits. Il fallait qu'ils essayent de prendre un envol ensemble. Le vieux Jean mit un balluchon sur l'épaule et partit de son pas tranquille vers la gare du village pour prendre le train de la ville. Il marchait avec dans le regard un sourire canaille qui lui donnait soudain vingt ans de moins.

Il fallut bien une bonne heure aux deux jeunes gens pour se resituer dans un contexte qu'ils n'avaient jamais encore vécu. Ils étaient bel et bien seuls, là, tous les deux. Monique fut la première à penser à la ruse du grand-père et, ma foi, elle pensa qu'il avait peut-être eu raison. Jean-François n'avait encore pas connu de femme dans sa vie, sa passion, ainsi que le bien-être de sa vie auprès de son grand-père, avait toujours pris le pas sur son cœur et il ne savait pas trop comment gérer cette situation. C'est la jeune femme qui prit les choses en main. Elle reprit la discussion, essayant de sonder le jeune homme sur son expérience avec les femmes. Elle se rendit très vite compte de l'inexpérience du jeune homme et elle se dit qu'elle allait devoir y mettre du sien pour arriver finalement à ce que tous deux souhaitaient ardemment.

C'est au cours de l'après-midi, alors qu'ils se promenaient au cœur de la forêt, que le pied de Monique glissa. Jean-François tendit immédiatement la main vers elle pour la rattraper et empêcha la jeune femme de tomber. Il la tira fermement vers lui, lui demanda si elle allait bien. Monique lui répondit par l'affirmative et c'est tout naturellement qu'elle laissa sa main dans celle du jeune homme et ils continuèrent leur balade. Arrivés à une clairière, qui baignait dans un doux soleil d'automne, les jeunes

gens s'assirent l'un près de l'autre et Monique posa doucement sa tête sur l'épaule de Jean-François. Ce dernier hésita un peu, puis comme si cela était un geste tout à fait naturel, il mit son bras autour du cou de la jeune femme. Elle tourna doucement la tête, ils se regardèrent les yeux dans les yeux, tendrement, avec chacun au fond de soi une onde de chaleur très forte et un frisson parcourant les deux corps. Monique approcha doucement ses lèvres de celles de Jean-François et ils échangèrent alors leur premier baiser. Baiser qui restera à tout jamais gravé dans leurs mémoires car il fut d'une telle douceur, d'une telle intensité qu'ils leur sembla qu'il mit le feu à leurs cœurs, à leurs âmes et qu'il se propagea à tout leurs corps. Jean-François fut bouleversé par cette sensation délicieuse et Monique, qui avait connu deux amours malheureux ressentit une telle émotion qu'elle se rendit soudain compte que ses expériences passées n'avaient rien à voir avec ce qu'elle ressentait ici. Elle en était sûre, elle venait de connaître le véritable Amour. Elle s'en était déjà doutée mais là, quelques larmes chaudes, délicates et délicieuses coulèrent doucement sur ses joues. Le jeune homme eut un petit geste de recul mais sa compagne lui dit de suite :

« Ce sont des larmes de bonheur » et le sourire qui accompagna ces quelques mots fut si tendre et si profond que le jeune homme en fut rassuré tout en étant remué jusque dans ses tripes.

Ils finirent le week-end dans la découverte mutuelle de leurs cœurs et de leurs corps, noyés dans un maelstrom de désir, de plaisir et de partage qu'ils en oublièrent tout ce qui les entourait.

Le vieux Jean passa deux jours très agréables chez Germaine. Ils parlèrent de leur vie passée, de souvenirs communs, de leurs chemins séparés, des familles des uns et des autres mais la vieille dame ne fut pas totalement dupe. Elle se rendit bien vite compte que Jean n'était pas totalement avec elle. Curieuse, elle amena habilement la conversation sur ce qui préoccupait son ami. Le vieil homme finit par lui avouer l'histoire et la vieille dame sourit. C'était bien dans le caractère du vieux bonhomme de se soucier des petits qu'il avait laissés là-bas. Il savait qu'il devait le faire mais ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter un peu, ne sachant pas ce qui allait se passer. Espérant le meilleur mais redoutant le pire. Elle fit tout son possible pour détourner les pensées du grand-père, en baratinant et en parlant tant et plus, ce qui ne la gêna pas car elle aimait ce contact avec les autres et ce vieil ours était un véritable ami, elle appréciait sa compagnie, tout en se disant qu'il devait être un peu pénible, pour une personne dans son genre de supporter ce type qui ne causait pas beaucoup. Peu importe, elle l'aimait comme un frère. Ce fut elle qui mit aussi un terme à l'inquiétude du vieil homme en lui rappelant qu'il serait peut-être temps pour lui d'aller voir sur place les résultats de sa petite ruse. Le vieil homme la remercia d'un sourire puis reprit sa route, oubliant son balluchon. Germaine se dit qu'elle le lui ramènerait un de ces jours, si jamais il ne revenait pas le chercher.

Monique et Jean-François se tenaient sur le devant de la maison, la main dans la main, ils guettaient ensemble l'horizon. Ils savaient tous deux que la jeune femme devait repartir car elle devait reprendre le travail le lendemain et, bien qu'ils viennent de vivre deux jours formidables, et que le prochain retour de la jeune femme ne fut prévu que pour le vendredi suivant, elle ne voulait pas partir sans avoir dit au revoir au grand-père. En effet, lors de leurs discussions, Monique avait fait comprendre à Jean-François le pourquoi de l'absence du vieil homme et les deux jeunes gens lui en étaient

reconnaissants. Bien que le vieux Jean n'ait pas été là, il avait toujours été, durant ces moments, à côté des deux tourtereaux et sa façon de faire qui leur avait permis d'épanouir cet amour qu'ils avaient l'un pour l'autre n'avait fait que renforcer leur affection pour le grand-père.

Ils virent enfin la silhouette se dessiner sur la ligne d'horizon. Ils sourirent ensemble, heureux de le voir revenir. Le vieux Jean plissa les yeux, sa vue n'était plus aussi bonne qu'avant, pour voir les deux silhouettes debout devant la porte. Lorsqu'il vit les mains jointes des deux petits, un énorme soupir de soulagement sortit du plus profond de son être. Il fut si fort que d'un coup, il eut l'impression que toute la forêt s'emplissait d'un vent fou. Il se reprit aussitôt et, le sourire aux lèvres, s'approcha des jeunes. Il embrassa son petit-fils, puis tout naturellement, comme si cela allait de soi, embrassa aussi la jeune femme. Celle-ci en fut tout émue mais trouva la lucidité de glisser à l'oreille du vieil homme un merci qui à lui seul valait toutes les richesses du monde à l'ouïe du vieux Jean. Oui, ce merci il le prenait avec joie car il était le prélude à une merveilleuse histoire de famille qui allait naître, c'était son espoir le plus profond qui allait peut-être prendre forme, prendre corps.

Après de rapides au revoir, les deux jeunes gens préférant ne pas s'éterniser pour ne pas pleurer d'une séparation provisoire, les deux hommes rentrèrent dans la maison. Le jeune homme ne put s'empêcher de remercier aussi son grand-père et lui raconta, sans trop de détails, l'aventure merveilleuse qu'il avait vécu ces deux jours. Il exprima aussi l'intensité de ses émotions car il voulait partager celles-ci avec le vieil homme. Il parla avec passion, avec toute la passion dont est capable un jeune homme qui vient de rencontrer l'amour. On pouvait croire qu'il voulait se convaincre qu'il n'avait pas rêvé et qu'il voulait convaincre son grand-père de ses sentiments. Il faut avouer que le vieil homme n'ayant jamais porté de jugement sur Monique, ni en bien, ni en mal, devant Jean-François, ce dernier était quelque peu angoissé et pressé de connaître l'avis de cet homme qui était pour lui la sagesse incarnée. Lorsqu'il eut fini de parler, il posa son regard dans les yeux de son grand-père et attendit. Ce dernier ne dit absolument rien mais son sourire et son regard parlèrent pour lui. Le jeune le connaissait assez pour comprendre que la réponse que lui donnait son ancien était une bénédiction sans restriction et qu'il était heureux pour son petit. Le jeune homme ressentit un profond soulagement. Il était en train de vivre, depuis le début du week-end, une tempête de nouveautés, de sentiments et de repositionnements quant à sa vie. Il sentait qu'il était en train de devenir un homme.

Trois nouveaux mois passèrent ainsi, dans une sorte de vie euphorique, la jeune femme passant ses week-ends près de l'homme qui emplissait sa vie et son cœur, appréciant chaque moment passé avec lui mais appréciant autant chaque moment passé en présence du grand-père.

Elle avait annoncé aux deux hommes qu'au prochain week-end, elle serait en congé pour la semaine. Elle ne voulait pas s'imposer mais espérait de toute son âme qu'ils allaient lui dire de venir pour les huit jours. Ce qui ne manqua pas, et après un bref regard vers le vieil homme qui hocha la tête pour acquiescer, Jean-François le lui proposa avec un grand sourire. La jeune femme fut soulagée et ravie. Elle ne comprenait pas cette angoisse qu'elle avait ressentie, mais une chose était sûre dans sa tête. Elle ne voulait pas perdre ces deux hommes, elle avait de l'amour pour les deux, elle voyait Jean-François comme son homme et le grand-père comme ce père qui lui

manquait tant. C'est peut-être pour cela qu'elle avait cette sorte de peur lorsqu'elle attendait quelque chose d'eux alors qu'elle savait très bien au fond d'elle-même qu'ils la lui donneraient.

Le lundi matin, le vieil homme dit à son petit-fils :

« Petit, cette semaine, nous allons réaménager la petite baraque en bois, là-bas. Il va être temps que j'investisse des lieux plus appropriés à mes envies. »

Bien que Jean-François comprenne ce que son grand-père voulait faire, il ne put s'empêcher de lui dire que ce n'était pas la peine, qu'il devait rester dans sa maison, que les deux jeunes gens feraient tout pour ne pas qu'il se sente isolé. Il avait une telle expression sur le visage que le vieil homme ne put s'empêcher de rire aux éclats. Il reprit :

« Petit, la vie fait que désormais il me faut me détacher un peu de toi, mais je ne serai pas loin. Cette petite baraque est à 60 mètres de la maison et je dois avouer que cette maison est bien trop grande pour moi. Je l'ai conservée car elle est de la famille mais cette maison doit te revenir. Je ne sais pas de quoi sera fait ton avenir, mais si tu dois continuer à vivre, travailler et avoir famille ici, elle te sera bien plus utile qu'à moi. »

Cette dernière phrase s'ancre dans le cerveau du jeune homme. Que voulait dire son grand-père par là ? Pourquoi partirait-il de cet endroit ?

Il ne dit rien de plus. Pour la première fois il ne demanda pas la raison à son grand-père. Son regard cependant trahit son interrogation mais le grand-père fut content qu'il ne réclame pas d'explication. Une chose bien se dit-il et il sut que son petit-fils réagissait d'un coup comme un futur mari. Il savait qu'il parlerait de cela à la jeune Monique et se dit qu'il aurait donc, bientôt, l'une des dernières réponses qu'il attendait sur cette demoiselle.

Cette semaine là, Jean-François mit toute son énergie, son cœur et son savoir faire pour aménager la baraque avec son grand-père. Chaque fois que ce dernier lui demandait quelque chose, il le faisait bien mieux que ce qu'il n'aurait du. Il voulait que le vieil homme se sente bien là où il allait être. Il avait été rassuré lorsque son grand-père lui avait quand même dit qu'il passerait les journées avec eux mais que chacun devait ensuite avoir son coin d'intimité.

Lorsque Monique arriva, le vendredi soir, elle avait avec elle deux grandes valises. C'était la première fois qu'elle apportait tant de bagages et Jean-François sortit rapidement pour les prendre, après avoir tendrement embrassé la jeune femme. Le vieux Jean était debout près de la porte et accueillit la jeune femme par ces mots :

« Petite, bienvenue chez nous » comme si elle faisait partie de la famille. Elle en frissonna. Ils rentrèrent, dînèrent tranquillement puis le grand-père disparut sans que Monique ne s'en rende compte. Lorsqu'elle s'en aperçut, elle s'en ouvrit à Jean-François qui lui expliqua la chose telle que son grand-père la lui avait servie. Il rajouta la phrase qui l'avait hanté toute la semaine, attendant une réponse de la jeune femme. Cette dernière ne dit rien, elle prit simplement le jeune homme dans ses bras, déposa un baiser très fort sur ses lèvres et ils partirent dans la chambre. Le lendemain matin, lorsque le grand-père vint pour le petit déjeuner, pas trop tôt car il se doutait bien que les jeunes amoureux devaient avoir eu autre chose à faire que dormir, il les trouva tous deux attablés. Après les bonjours, ils commencèrent à se restaurer et la jeune femme prit la parole :

« Grand-père Jean, hier Jean-François m'a expliqué le pourquoi de votre installation à côté. C'est très délicat de votre part et je voulais vous dire ma gratitude et l'amour que je vous porte, depuis longtemps. Mais il m'a aussi répété votre phrase sur son possible départ, enfin sur le fait de dire que s'il restait ici ... comme vous, je ne sais pas de quoi l'avenir sera fait, mais si votre petit-fils décide de faire sa vie avec moi » elle laissa un petit blanc, la phrase était lâchée, elle en avait le cœur qui battait la chamade, « ... je ne voudrais pas que nous vivions ailleurs qu'ici » elle ne rajouta pas « c'est mon souhait le plus cher » bien qu'elle eut envie de le crier.

« Merci petite » avait simplement répondu le vieil homme, ayant entendu le message criant de la jeune femme, heureux de cette réponse car c'était celle qu'il attendait. Il posa un regard discret sur son petit-fils. Ce dernier avait l'air de réfléchir intensément. Le grand-père pensa en lui-même « et bé petit couillon, tu vas le dire ... »

Jean-François aussi avait compris. Il attendait cet instant depuis déjà longtemps, un signe, une parole venant de la femme qu'il aimait. Il n'avait pas vu tous les autres signes qu'elle lui avait adressés depuis le jour où ils avaient échangé leur premier baiser dans la clairière. Mais celui là était clair, simple et ne pouvait pas être mal interprété. Le jeune homme se leva, s'approcha de la jeune femme et, posant un genou à terre devant elle, il lui prit la main et dit :

« Monique, veux-tu partager la vie d'un homme qui a pour toi les plus tendres et les plus fougueux sentiments, un homme qui souhaite simplement se réveiller tous les matins à tes côtés, te voir sourire dès le soleil levant et prendre soin de toi pour toute une vie ? »

La jeune femme eut un sourire mêlé de larmes de joie. Elle attendait ce moment, elle l'avait espéré et voilà qu'il arrivait. Et pourtant, elle ne répondit pas oui tout de suite. Elle avait imaginé ce moment, elle l'avait mis en scène, la seule chose qu'elle n'avait pas prévu, c'est la superbe phrase qu'il venait de lui dire. Cependant elle s'était promis une chose et malgré toute son émotion, toute cette envie qui lui montait à la gorge de crier un OUI qui s'entendrait au-delà de toute la distance connue, elle sourit, posa ses yeux dans les yeux du jeune homme et répondit :

« Mon chéri, il te faut demander ma main à l'homme que j'aime le plus après toi " et elle tourna son regard vers le grand-père.

Jean-François fut bouleversé par la réaction de Monique. Il pensa en lui-même que cette femme était vraiment merveilleuse et d'un tact extraordinaire. Il regarda donc lui aussi son grand-père et dans leurs regards se lisait une supplique faite de doute et de confiance. Ils savaient tous deux au fond d'eux-mêmes que le vieil homme dirait oui, mais le doute, le terrible doute ne put s'empêcher d'être présent.

Le vieux Jean fut ému de la phrase de la jeune femme. Il avait déjà trouvé que son petit avait fait une demande courte mais très forte en émotion mais avait été un peu surpris par la réponse de la jeune femme. Il se reprit très vite en se rendant compte que ce que cherchaient les deux jeunes, c'était finalement ce qui leur manquait à tous deux, une réponse de confiance en leur future vie, une réponse de sagesse qui serait la fondation solide sur laquelle ils pourraient bâtir leur vie. Il ne les fit pas languir plus longtemps :

« Mes petits, je vous aime tous les deux, et c'est avec le plus grand bonheur que je vous donne ma bénédiction pour que vos deux vies ne fassent plus qu'une »

Les deux jeunes gens se levèrent d'un même élan et se jetèrent au cou du vieil homme, lui lançant un merci comme s'il venait de leur faire un cadeau merveilleux. Emu, le grand-père reprit sur un ton bougon :

« Dites, ce n'est pas moi qu'il vous faut embrasser, c'est vous qui devez vous câliner. » Les deux jeunes gens éclatèrent de rire et s'embrassèrent devant l'air bougon du vieil homme, que démentait avec force un regard de gosse qui viendrait de faire un coup pendable.

On peut imaginer facilement dans quelle joie et quel bonheur se passa la journée qui s'ensuivit.

La semaine se passa entre travail, promenades et discussions sur la manière dont les choses allaient être faites. Le grand-père leur avait dit qu'il se fichait des conventions établies et que les deux jeunes gens feraient comme ils le souhaitent et que lui accepterait les choses telles qu'elles se présenteraient. Monique et Jean-François avaient donc beaucoup parlé durant les soirées en tête à tête et le grand père fut un peu surpris de voir que finalement, ces jeunes étaient bien conventionnels. En effet, les deux jeunes gens avaient décidé qu'ils procéderaient à des fiançailles, le plus tôt possible et qu'ils se marieraient l'été prochain. Le vieil homme dit que c'était très bien et tout le monde fut heureux.

Les fiançailles eurent lieu le samedi suivant, entre eux. Les deux jeunes gens ne voulaient vivre ce moment qu'avec le vieil homme, ils voulaient simplement vivre ce bonheur à trois.

Le vieux Jean avait accompagné Monique et Jean-François, dans la semaine, à la ville. En effet, la jeune femme avait souhaité s'occuper de cette journée et lorsqu'elle s'en était ouverte aux deux hommes, le grand-père avait accepté. Pour le jeune homme, Monique s'était chargée de le convaincre la nuit précédente.

Pendant que la jeune femme faisait boutique, les deux hommes s'étaient rendus dans une bijouterie. Heureusement que le grand-père était là, car Jean-François n'avait pas pensé à l'achat d'une bague. Il se sentait petit devant les événements qu'il vivait, petit comme un enfant mais heureux.

Tout se déroulait comme dans un rêve merveilleux. Jamais il n'aurait pensé vivre de telles choses, après son début de vie, mais surtout qu'elles se déroulent de cette manière, si bien, sans anicroche. C'était pour lui un merveilleux ciel où le soleil envoyait ses rayons qui perçaient les branches des arbres pour déposer la lumière sur le tapis de sa forêt.

La journée du samedi fut un plaisir intense pour tous. La jeune femme avait montré ses capacités à tenir la maison, elle s'était occupée de tout depuis le matin et l'avait fait en chantant. Toute la matinée avait résonné de ses mélodies, tant durant le ménage que durant le temps qu'elle passa en cuisine. Elle avait mis les hommes dehors et ces derniers n'avaient pu que s'incliner puisqu'ils avaient accepté qu'elle s'occupe de ce jour. Ils n'étaient cependant pas allés loin, ils vadrouillaient ensemble au bout de la clairière dans laquelle trônait la maison. Ils écoutaient ensemble le doux chant d'un rossignol qui avait pris possession de leurs murs.

Le repas fut très convenable. Le vieux Jean se rendit compte que la petite savait faire la cuisine et, ce qui lui fit plaisir, c'est qu'elle l'avait faite tout naturellement sans aucun autre ingrédient que ce que la nature avait offert. Lorsque vint le dessert, alors que le grand-père se mit à l'œuvre pour ouvrir une bouteille de champagne, Jean-

François sortit de sa poche un petit écrin qu'il déposa devant sa future. La jeune femme eut un moment de surprise car, bien qu'elle l'espérait, elle n'avait pas vu le jeune homme prendre le chemin quelconque d'une boutique. Elle eut une petite larme qui arriva, bien malgré elle, sur sa paupière. Elle ouvrit l'écrin et fut encore plus émue. En effet, la bague qui trônait dans ce boîtier était très fine et très simple, faite d'un anneau d'or sur lequel brillait un petit diamant, le tout restant très discret et c'est ce qu'elle préférait le plus. Elle prit son fiancé par le cou et déposa un baiser sur ses lèvres, elle mit dans ce baiser toute la tendresse mêlée de toute sa joie du moment qu'il en fit vaciller le jeune homme. Elle passa sa bague et tendit la main au milieu de la table, afin que les deux hommes puissent l'apprécier. La bague semblait être sublimée par la main qui désormais était devenue son écrin. La finesse de l'ouvrage sur la finesse de la main donnait l'impression d'une œuvre d'art, cette impression étrange qui donne l'impression que CETTE bague avait été faite pour CETTE main.

Ils levèrent alors leurs verres et trinquèrent sans un mot, la pièce s'emplit simplement de sourires heureux qui semblaient attirer les anges par le doux son d'un bonheur criant de joie.

Lorsqu'arriva le dimanche soir, Monique eut un pincement au cœur. Elle devait rentrer car sa semaine de congé se terminait et elle devait reprendre le chemin de la ville. Elle venait de vivre une semaine tellement merveilleuse que rien au monde ne pourrait lui enlever le bonheur qu'elle avait vécu. Ces souvenirs là étaient désormais à elle et qu'importe ce qui pourrait advenir désormais, elle aurait vécu les plus beaux moments de sa vie. Lorsqu'elle fit ses au revoir aux deux hommes, Jean-François sentit son cœur se serrer. Comme il voulait que l'été arrive, c'était son souhait le plus cher, bien qu'il ne sache pas très bien comment les choses se dérouleraient, il n'y pensait pas, tout simplement il voulait seulement pouvoir tenir la jeune femme dans ses bras. Monique embrassa le vieux Jean et remarqua une petite lumière qui brillait dans ses yeux. Elle ne sut pas vraiment à quoi l'attribuer, mais elle ne voulut pas chercher, mettant cela sur la joie du vieux monsieur, heureux du bonheur naissant entre les deux jeunes gens. Mais le vieil homme ruminait autre chose dans sa tête. Cependant, comme à chaque fois qu'une idée lui venait en tête, il n'en parlait que lorsque les choses étaient claires. La jeune femme partit donc et les deux hommes rentrèrent dans la maison. Le grand-père pria son petit-fils de venir sur les fauteuils afin de lui exposer une vague idée qui lui trottait en tête.

« Petit, je crois que ces séparations de semaines entières ne sont pas l'idéal pour vous deux. Il faudrait réfléchir à la situation »

Le jeune homme reprit aussitôt, sans laisser à son ancien la suite de la parole :

« Mais Grand-père, je ne veux pas partir d'ici !! Même Monique a souhaité que nous restions ici »

C'était bien la première fois depuis longtemps que Jean-François répondait sans prendre le temps d'analyser. Ceci fit sourire le vieil homme car il sentait bien les troubles qui agitaient l'esprit du petit.

« Petit, qui te parle de partir ? Ne crois-tu pas que nous aurions besoin, ici, d'une personne qui s'occuperait un peu de tout ce qui est papiers, comptes, devis et factures ? Nous négligeons par trop ce côté de l'entreprise au profit de l'atelier. Et puis, ce travail ne sera pas plus difficile que celui que fait la petite, ne penses-tu pas ? »

Le jeune homme resta pantois. Il n'avait pas pensé du tout à tout cela. Mais oui, bien sûr, c'était la solution idéale, celle qui réglait son problème principal, avoir auprès de lui la femme qu'il aime. Il se mit à réfléchir, se fermant à tout autre chose qui pouvait l'entourer. Oui, en plus elle pourrait commencer à s'installer dans la vie complète des deux hommes, elle apporterait son savoir et sa compétence en matière de comptabilité et de papiers administratifs. Bien que Jean-François et son grand-père se soient mis à gérer leur entreprise sur l'ordinateur, il fallait bien avouer que c'était un peu le joyeux fouillis. Et puis... Et puis... Mais !! Allait-elle accepter, allait-elle vouloir abandonner son job ?

Le grand-père sourit en voyant son petit-fils réfléchir intensément, il sentait bien toutes les pensées qui agitaient ce cerveau amoureux. « Ahhh, on dit que l'amour est aveugle » pensa t-il en lui-même « et c'est vrai, il n'a même pas remarqué la tristesse de la petite quand elle part, alors que le rêve de Monique est de pouvoir rester ici »

« Nous verrons tout cela. Il est grand temps d'aller dormir, nous avons du travail demain et pour la semaine. Souviens-toi que nous devons rendre du bel ouvrage, peu importe ce qui nous traverse l'esprit »

Jean-François sortit de sa réflexion et se rendit aux arguments de la sagesse de son ancien. Heureusement qu'il était présent auprès de lui car sinon, il était sûr qu'il serait en train de couler. Il sourit au vieil homme, l'embrassa affectueusement et chacun regagna ses pénates. Oui, demain se ferait jour et, ma foi, il serait temps de parler de tout cela le week-end prochain.

Le vieil homme fut levé aux aurores ce matin là. Il voulait voir se concrétiser au plus vite cette idée qu'il avait évoquée la veille. Non seulement pour les deux petits mais aussi parce qu'il savait que son petit-fils ne serait plus totalement à son travail tant que son esprit serait envahi de ce nouveau bonheur. Il fallait absolument que ce souci soit réglé afin de libérer chacun dans son esprit.

Il annonça à Jean-François qu'il s'absentait, sans pour autant dire quoi que ce soit d'autre et le jeune homme ne lui posa pas de question. Bien qu'il aime son grand-père, cette solitude passagère n'était pas pour lui déplaire totalement. Il allait pouvoir tranquillement réfléchir et travailler au rythme de ses réflexions.

Le vieux Jean se posta non loin de l'entrée du magasin où travaillait Monique et, discrètement, guetta sa sortie. Il souhaitait d'abord parler au patron avant d'aller trouver Monique. En effet, la réponse qu'allait apporter le propriétaire de la boutique au vieil homme allait conditionner la suite des événements.

Une fois la jeune femme sortie et disparue dans la rue, il s'avança vers l'entrée du magasin et apostropha l'homme qui venait de franchir le seuil et s'appêtait à mettre la clef dans la serrure.

Il se présenta et donna son métier. Un sourire apparut sur le visage du patron qui connaissait la réputation de l'atelier du vieil homme. Son souhait aurait même été de pouvoir travailler avec un tel talent pour donner plus de qualité à son enseigne. Tout en se demandant ce que le vieux Jean voulait, il se fit un devoir de l'écouter. Peut-être l'opportunité de pouvoir avoir des ouvrages de qualité allait-elle se présenter à lui. Ils entrèrent et discutèrent pendant une bonne demi-heure et lorsque le vieil homme ressortit, son visage était identique à son habitude mais son regard était pétillant comme un verre de champagne.

Il reprit la route de sa maison, non sans avoir été saluer son amie Germaine, qui en profita pour lui rendre son balluchon en le traitant de tête en l'air, et le couple de ses amis, les invitant par la même occasion à être présents le jour des noces de Jean-François. Il avait décidé de ne pas parler de suite à Monique ni à Jean-François. Il avait envie de leur faire la surprise en cette fin de semaine. Il venait de ressentir ce petit côté taquin qui se réveillait en lui après des années d'absence. Ce petit coin de lui qu'il avait aimé étant jeune de faire des surprises agréables aux gens qu'il aimait. Un petit rire profond s'échappa de sa gorge en pleine rue et les personnes qui le croisèrent à ce moment là se retournèrent sur son passage, se demandant si ils venaient de croiser un fou. Le vieil homme le remarqua et pensa que les gens de la ville avaient oublié le simple fait du rire naturel.

A son retour, il rejoignit Jean-François à l'atelier et ils discutèrent de choses et d'autres. Le jeune homme avait bien une interrogation dans le regard mais devant le mutisme de son grand père sur ce point, il n'insista pas.

C'est le jeudi soir, vers 17h00, que le téléphone de Jean-François sonna. C'était Monique qui lui demandait si elle pouvait arriver maintenant. Il répondit par l'affirmative avec une explosion de joie au fond du cœur.

Lorsque la jeune femme fut arrivée, que les embrassades se furent calmées, elle annonça aux deux hommes que, sous prétexte qu'elle avait bien travaillé cette semaine, son patron lui avait donné son vendredi de congé, prétextant par la même qu'il devait s'absenter et donc fermer la boutique. Elle n'avait pas compris mais elle avait profité de l'occasion car elle n'avait qu'une idée en tête, revenir ici.

Le vieux Jean prit soudain la parole :

« Petite, nous voudrions te proposer de travailler ici, avec nous, pour tenir la partie administrative de l'atelier. Je voudrais savoir si tu es d'accord ? »

Monique n'en crut pas ses oreilles. Elle ne répondit rien, se contentant de regarder tour à tour les deux hommes, avec un regard exorbité. Elle finit par demander qu'on lui répète, se demandant si son esprit n'avait pas pris ses désirs pour des réalités. Jean-François, sachant ce que son grand-père lui avait proposé, répéta les propos émis. La jeune femme répondit alors d'un coup par un oui long et plein d'espoir. Cette proposition comblait toute son envie d'être avec l'homme qu'elle aimait, d'être prêt du vieil homme qu'elle avait appris à aimer autant et d'être au cœur de cette nature qu'elle avait en elle depuis son plus jeune âge. Elle n'eut pas le temps d'aller plus loin dans ses réflexions qu'un second bonheur plus incandescent lui brûla le cœur lorsque le vieil homme reprit :

« Alors c'est décidé, tu commences avec nous dès lundi ... » la phrase fut suivie d'un silence profond. La jeune femme resta sans voix alors que Jean-François se tenait le regard hébété en face de son grand-père. Ce dernier éclata de rire devant la tête des deux tourtereaux, son rire se prolongea d'autant plus qu'aucun des deux jeunes ne semblait comprendre ce qui leur arrivait. Le grand-père se fit l'effet d'être un gamin ayant fait une bonne blague et son rire repartit de plus belle. Puis, avant que les jeunes ne puissent reprendre leurs esprits, il continua :

« J'ai discuté avec le patron du magasin où tu travailles, petite, et devant mon histoire, il a accepté de te libérer de suite pour venir chez nous »

« Je connais bien mon directeur grand-père » reprit-elle ayant recouvré ses esprits, « je ne pense pas qu'il m'ait libérée comme cela, cela ne lui ressemble pas »

« Exact petite, nous allons travailler en collaboration avec lui pendant un mois pour commencer, c'est normalement le temps de préavis qu'un employé donne à son patron. Donc, tu restes son employée pendant ce mois de préavis, avec ton salaire, mais détachée ici. En contrepartie, nous allons placer quelques modèles de meubles chez lui. »

Monique se mit à rire, d'un rire de bonheur qui éclairait la pièce et qui chantait comme une ritournelle de pinson au milieu des bois. Pendant ce temps, Jean-François avait toujours son air hébété et son regard passait de la jeune femme au vieil homme. Il n'avait pas encore compris ce qui se passait. Le grand père se leva afin de se retirer dans sa cabane, lançant un clin d'œil à Monique afin qu'elle explique la situation à son fiancé. Pour lui, son tour pendable effectué, il estimait qu'il était temps que son rire aille éclater dans son antre. Il était heureux.

Et c'est ainsi que les jeunes gens furent enfin réunis. Ils commencèrent une vie de couple qui ne leur apporta que des joies et du bonheur. Dès qu'un moment de tension apparaissait, il y avait toujours la sagesse du vieil homme pour apaiser ces moments. Parfois d'un simple regard, parfois avec quelques mots semblant narrer des histoires vécues il y a longtemps, toujours en rapport avec les motifs présents mais sans jamais mettre en cause ni l'un ni l'autre, les forçant simplement à réfléchir avant de s'emballer. Il y avait toujours la richesse du grand-père qui apportait la sérénité comme une sorte de protection contre ce qui pouvait venir ternir cette harmonie qui ne faisait que grandir et s'épanouir autour de cette maison. Le temps passa ainsi. La jeune femme avait pris en main sa partie de travail avec beaucoup de sérieux, de compétence et d'application. Elle avait remis de l'ordre dans le fouillis des deux hommes et ils furent même surpris de voir de l'argent oublié rentrer dans leurs comptes.

Elle avait aussi pris en main l'organisation du mariage qui approchait à grand pas. Elle n'avait eu personne à inviter en dehors de ce couple d'amis, avec leur fils, et avait demandé la liste des invités du côté des deux hommes. Cette dernière avait été vite faite car il n'y avait que Germaine et sa fille, le jeune couple de la ville et les parents du mari. Jean-François se demanda si la jeune femme ne serait pas déçue par une si petite cérémonie et, comme si elle avait senti la question, elle sourit à son futur et lui dit qu'elle préférerait un petit comité; le jeune homme se sentit rassuré. Ils en avaient discuté et avaient tous deux souhaité une simple cérémonie, à la mairie, l'église ne leur paraissait pas souhaitable car ils n'avaient pas une foi bien ancrée. Ils avaient cependant demandé l'avis du grand-père, estimant que celui-ci devait être consulté par tout l'amour qu'il avait donné. Sa réponse avait satisfait le jeune couple. Il leur avait simplement répondu que ce moment leur appartenait et qu'il n'entendait pas s'en mêler mais que leur choix serait le bon.

LE PREMIER NE

Lorsqu'arriva ce jour tant attendu où ils allaient unir leurs vies, les deux jeunes gens se sentirent un peu oppressés au réveil. Ils sortirent sur le pas de la porte, se tenant par la main, et regardèrent alentour. On sentait qu'ils cherchaient quelque chose, quelqu'un qui, rien que par sa présence, leur apportait un réconfort. Il était là, comme d'habitude, avec un visage rassurant. Le vieil homme leur sourit, comme tous les jours et ils prirent ensemble le petit déjeuner. Le grand-père agissait comme à l'accoutumée et lorsque Jean-François lui fit comprendre leur anxiété, le vieux Jean parla :

« Mes petits, oui cette journée est peut-être un peu spéciale mais que va t-elle changer entre vous deux ? » et devant le mutisme des enfants, il continua :

« Je vous vois depuis quelques mois vivre l'un près de l'autre, je vous vois heureux et contents de vivre ensemble. Ce jour n'est finalement que l'officialisation de votre bonheur auprès de la société, je ne vois pas ce qui peut vous apporter cette angoisse » et il décocha un sourire rempli d'une tendresse profonde que Jean-François lui-même ne se souvint pas d'en avoir vu comme celui-ci du plus loin que remontent ses souvenirs. Cette marque apporta un effet bienfaisant sur le cœur des jeunes amants.

Ce samedi se passa donc sous les meilleurs auspices et ce fut un jour très agréable. Cérémonie simple et sobre, repas agréable en petit comité où chacun s'amusa et parla avec tout le monde et c'est finalement des gens heureux et pas fatigués qui se couchèrent le soir, heureux d'avoir vécu ce moment que tous jugèrent sensationnel.

La vie s'écoula sans anicroche et c'est au milieu du printemps que Monique annonça à Jean-François :

« Mon chéri, je crois que la vie va nous offrir un de ces merveilleux cadeaux » dit-elle souriante.

Le jeune homme ne comprit pas immédiatement mais lorsque son épouse passa la main délicatement sur son ventre, lui envoyant un sourire éblouissant, alors il assimila. Il se leva, la prit dans ses bras et, sans rien dire de plus, posa sur ses lèvres un baiser si tendre qu'elle sut qu'il était heureux. Ils se sourirent face à face, chacun avec une larme naissante et restèrent ainsi un long moment, dégustant ce moment merveilleux. Ils n'entendirent pas l'arrivée du grand-père. Celui-ci toussota et leur dit bonjour. Jean-François quémada auprès de Monique, d'un coup d'œil, le droit d'annoncer la nouvelle. Elle acquiesça alors le jeune homme la prit par les épaules et dit :

« Grand-père, nous allons bientôt être parents »

Le vieil homme sourit et répondit :

« Il est vrai que le comportement de la petite avait un peu changé ces temps-ci, et je crois que je me doutais du bonheur qui allait vous toucher, je suis très heureux pour vous mes petits »

Les deux jeunes gens se regardèrent. Evidemment, ce diable d'homme avait un tel regard sur eux qu'il savait. Cela leur sembla évident et même un peu frustrant mais bon, que dire devant l'expérience. Et puis ils étaient si heureux que ce petit détail ne les embêta point.

Un enfant allait venir au monde, leur enfant, leur premier.

Le petit Paul posa son premier regard sur le monde un matin de Janvier. Son premier cri emplit la salle d'accouchement et se propagea dans le couloir attendant. Un vieil homme, assis sur une chaise, sourit. Ce cri fut un grand bonheur pour lui et il crut entendre, au fond de son esprit, un merci en provenance de ses ancêtres. Il était heureux, simplement. Heureux pour les petits, heureux pour lui et pour toutes celles et tous ceux de sa famille qui étaient partis, trop tôt pour certains, à l'heure pour d'autres, mais qui avaient permis à cet enfant de voir le jour et de combler de bonheur son entourage. Il en était là de ses pensées lorsque la porte s'ouvrit. Jean-François apparut à la porte, tenant un linge dans lequel reposait le nourrisson et vint le présenter à son grand-père. Monique, après avoir eu ce petit homme quelques minutes contre elle, avait tendu l'enfant à son mari en lui demandant d'aller vers le grand-père. Les deux hommes ne dirent rien, ils contemplaient le petit bout de chou avec le même sourire et,

si quelqu'un avait pu être là à ce moment, il aurait pu voir la ressemblance de ses deux êtres devant le même bonheur. Après quelques minutes, le vieux Jean dit :

« Petit, merci de me l'avoir présenté, mais il est maintenant temps de le ramener à sa mère, il a besoin de sa peau, de ses bras et de ses seins pour se sentir rassuré. C'est un bien bel enfant et il faut lui donner le calme et la sérénité de sa mère maintenant. »

Jean-François sourit et s'en retourna dans la salle. Le vieux Jean s'en repartit. Il avait désormais hâte de regagner la maison pour terminer de restaurer le vieux berceau de famille. Il n'en avait rien dit auparavant. Il l'avait retrouvé dans un recoin de l'atelier, noyé au milieu d'un tas de bazar empilé et l'avait ramené dans sa petite maison. Il avait travaillé quelques soirées dessus, afin de le ramener à la vie. Il lui restait quelques finitions à faire et il voulait simplement le poser dans la chambre du jeune couple avant que ce dernier ne revienne. Il ne savait pas si ses petits allaient accepter ce cadeau, mais il souhaitait leur donner. Il savait qu'un berceau neuf trônait dans la chambre réservée au nourrisson, mais peu importe.

De retour chez lui, il finit donc son ouvrage et, vers deux heures du matin, il porta le berceau qu'il installa au pied du lit du jeune couple puis s'en retourna pour terminer sa nuit.

La nuit suivante, alors que le vieux Jean dormait du sommeil du juste, Jean-François fit un passage éclair au domicile pour ramener quelques affaires. Il n'avait pas voulu ennuyer son grand-père en lui demandant de les lui amener. Lorsqu'il revint dans la chambre de Monique, à la clinique, il avait un petit sourire attendri sur les lèvres et relata la découverte qu'il avait faite dans leur chambre. La jeune femme fut émue en l'écoutant. Elle avait rêvé pour elle de ce genre de couche mais ne l'avait jamais eu et de savoir que la famille de son mari avait un tel berceau et que ce berceau allait accueillir son enfant, et d'autres espérait-elle, fut une grande joie. Elle laissa perler une larme sur sa joue qui alla mourir sur un coin d'un merveilleux sourire tout en écoutant les nouvelles qui arrivaient et Jean-François comprit immédiatement cette émotion.

La semaine suivante, lorsqu'ils arrivèrent chez eux, le grand-père était sur le pas de la porte. Monique avait eu le temps de réfléchir et elle joua de surprise en voyant le berceau dans la chambre. Elle alla embrasser le vieil homme avec une telle tendresse que ce dernier en fut remué de l'intérieur mais n'en laissa rien paraître. Sans une hésitation, la jeune femme se précipita dans la chambre préparée pour son fils, en revint avec le berceau neuf et dit aux deux hommes :

« Je crois que ceci pourra peut-être servir à des gens qui en auront besoin, ici il n'a plus d'utilité. »

Les années qui passèrent virent grandir le petit Paul, qui fut rejoint par une sœur et un frère. L'harmonie régnait entre la vie, les études, l'atelier mais à aucun moment de cette vie la jeune famille ne mit à part le grand-père. Ce dernier travaillait moins, il se retirait peu à peu de l'atelier car l'âge commençait à se faire sentir et il fallait aussi laisser Jean-François désormais construire sa propre condition de menuisier. Cependant, tout en jouant le grand-père gâteau, le vieux Jean conservait son caractère et sa façon d'être et continuait d'apporter à toute la famille cette sagesse qui avait tant marqué Jean-François.

Un matin, lorsque le courrier arriva, Monique vit une lettre à l'entête de la CCI. N'étant pas habituée à de tel courrier, elle ouvrit ce pli en premier. Ce qu'elle y lut se mit dans un petit coin de sa tête et elle rangea cette lettre dans un tiroir vide.

Cependant, cette petite chose revint régulièrement dans son esprit et elle se promit d'en parler avec son mari dès que l'occasion se présenterait. Oui, pourquoi ne le tenterait-il pas, il en avait les moyens, les capacités et, elle en était sûre, les doigts pour le faire.

Le jeune couple en parla un soir, après le souper, alors que le vieux Jean s'était retiré dans sa cabane et que les enfants furent couchés :

« Il y a quelque temps, nous avons reçu une lettre pour nous annoncer la mise en place du titre du « Meilleur artisan de France » dit Monique, en ressortant la lettre qu'elle tendit à son mari. Jean-François prit le pli, le lit et regarda son épouse sans exprimer plus de surprise que cela mais avec un simple regard interrogateur.

« Je voulais simplement savoir si tu souhaites participer à cette aventure » reprit la jeune femme en souriant.

« Et toi ? Souhaites-tu que je m'engage dans cette voie ? » répondit-il souriant à son tour, n'y voyant pour sa part aucun intérêt particulier mais sachant très bien que si Monique lui en parlait, c'est qu'elle y avait réfléchi et qu'elle avait sa petite idée sur la question.

La jeune femme regarda son mari avec tendresse, elle savait ce qui se passait dans son esprit et savait qu'il attendait qu'elle lui livre ses réflexions. Elle reprit donc :

« Pour moi, je suis comme toi, je n'y vois pas beaucoup d'intérêt, mais je me demande si le fait d'y participer et peut être le remporter ne serait pas pour tes enfants et pour grand-père un beau cadeau »

Jean-François se tut pendant quelques minutes. Les paroles prononcées par Monique faisaient tranquillement leur chemin et s'installèrent dans son esprit. La jeune femme ne dit rien de plus, laissant son mari à sa réflexion mais sachant que les mots qu'elle avait dit étaient suffisants pour qu'il prenne sa décision.

« L'idée est bonne ma chérie » reprit Jean-François « et finalement, je crois que je peux me lancer dans cette aventure avec toi. Mais nous ne dirons rien au grand-père pour le moment car je suis certain qu'il nous dirait que ce n'est pas indispensable. »

Monique sourit et donna son accord sur ce point. Oui, le vieil homme ne voudrait pas que l'on fasse quelque chose pour lui et il savait être si persuasif qu'il arriverait à faire changer d'avis le jeune couple en deux coups de cuillère à pot.

Monique et Jean-François décidèrent ensemble que le jeune homme proposerait au jury de ce concours un objet assez simple mais finement ciselé et complètement ouvragé avec les outils anciens. En effet, outre l'objet à proposer, une des règles était de décrire la façon dont cet objet avait été fait. Ils optèrent pour une petite commode dont les tours seraient finalisés par des frises taillées, représentant des animaux, dont le tiroir du haut offrirait une vue par l'installation de verre avec des motifs polis, l'ensemble serait œuvré dans des essences de chêne et de hêtre lissés. Ainsi fut dit et Jean-François se mit au travail, laissant cet ouvrage dans la maison et travaillant dessus certains soirs afin que rien ne transpire de ce travail là.

Six mois plus tard, une lettre leur apprit que le jeune menuisier avait été sélectionné parmi les dix finalistes de ce concours et qu'il était donc convoqué à la remise des prix qui devait se dérouler au palais des congrès de la ville, un mois plus tard.

Monique était très fière de son mari. Bien qu'elle ne l'ait jamais dit, elle avait aimé qu'il se lance dans l'aventure et elle espérait de tout son cœur qu'il soit reconnu pour son travail. Qu'il soit parmi les dix finalistes suffisait à son bonheur. Cependant, elle

avait un peu peur de savoir comment son mari et elle allaient annoncer la nouvelle au grand-père. Bien sûr elle savait qu'il serait lui aussi fier de ce garçon pour ce résultat mais elle savait aussi que rien n'était encore fini et que ce pourrait être encore mieux mais comment amener ce vieil ours, sans rien lui dire, à la remise des prix ?

Elle en était là de ses réflexions lorsque Jean-François rentra. Elle allait lui parler de ses réflexions lorsqu'elle remarqua l'éclat pétillant de son regard, le même qu'elle voyait dans les yeux du grand-père lorsqu'il avait réussi un petit coup. Elle sourit et attendit donc que son mari parle.

« Je viens d'aller inviter grand-père à venir avec nous au salon des artisans, dans deux mois » dit Jean-François en riant. La jeune femme sourit de plus belle. Elle avait compris que son mari avait eu les mêmes interrogations qu'elle et qu'il avait trouvé la solution. Jean-François le lui confirma en lui expliquant qu'il avait dit au vieil homme que le salon des artisans avait lieu dans la ville voisine de chez eux et que ce serait bien d'aller là-bas voir un peu ce qui se faisait et qu'il serait heureux que le grand-père vienne avec toute la famille.

« Et ? » demanda Monique

« Et Il a dit d'accord » reprit Jean-François, continuant à rire, heureux de sentir son épouse complice de ce petit tour pendable qu'ils jouaient ensemble.

EPILOGUE

Jean-François souriait, il était assis sur le canapé. Il regardait Monique qui s'était endormie, la tête sur son épaule, il pensait à ses enfants couchés dans leurs chambres.

Il regarda autour de lui, vit cette demeure et avait oublié son ancienne maison. Elle avait perdu toute monotonie et peu importe qu'il n'y ait toujours pas de tapisserie. Ces murs en pierre, de la même pierre que celle du dehors, acceptaient d'inscrire la suite de son histoire. La teinte jaune et même pas droite préparait la vie future dont la joie et la beauté rendraient sa couleur plus vive. Ces meubles, de bois foncé, chantaient chaque jour de nouvelles mélodies.

Oui il était en train de construire sa vie comme un grand jardin, où sa famille était ses fleurs, merveilleuses, et où trônait, en son milieu, un vieil arbre, solide et sain. Cet arbre, c'était ce vieil homme qui l'avait porté, riche de tant de force, qui l'avait aimé, riche de tant d'amour, qui lui avait tenu la main, l'avait pris par l'épaule, qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui, riche de tant de vie, de connaissance et d'altruisme. Oui, il devait son bonheur à la richesse du grand-père qui lui avait donné une grande part de celle-ci. Il était heureux et fier de lui offrir ces moments de sa vie, simplement pour lui dire MERCI.

FIN

Débuté en 2001 et fini en octobre 2008